

relations

MONTREAL

JANVIER 1975

VOL. 35, NO 400

PRIX: 75c

FAMILLE et SOCIÉTÉ

NUMÉRO SPÉCIAL

relations

revue du mois
publiée par un groupe de membres de la Compagnie de Jésus

COMITÉ DE RÉDACTION :

Irénée DESROCHERS, directeur
Guy BOURGEOULT, secrétaire
Jacques CHÉNEVERT, Gabriel DUSSAULT, Michel DUS-
SAULT, Julien HARVEY, Pierre LUCIER, Marcel MARCOTTE,
André MYRE, jésuites, et Yves VAILLANCOURT.

ADMINISTRATION : Albert PLANTE

RÉDACTION, ADMINISTRATION et ABONNEMENTS :
8100, boul. Saint-Laurent, Montréal — H2P 2L9
tél.: 387-2541.

PUBLICITÉ : Liliane SADDIK, 1700, rue Allard, Ville Brossard.
Téléphone: 678-1209.

numéro 400
janvier 1975

SOMMAIRE

CHANTIER '75: FAMILLE ET SOCIÉTÉ

numéro spécial

- Quelle famille? Dans quelle société (liminaire) 3
La famille et la société Bernard M. Daly 5
Le développement de l'amour par le couple
Maurice Champagne 8
Notre société est-elle anti-familiale
une interview de Léo Cormier 13
La famille et l'école: un contrat pédagogique à
redéfinir Emile Robichaud 16
Une certaine éthique familiale: richesses et
ambiguïtés Guy Bourgeault 18
L'Arche de Jean Vanier: une "nouvelle" famille
Juliette Chabot 23
Recommandations à étudier (documents) 24

Chroniques

- Théâtre: Gens d'en bas et gens d'en haut
Georges-Henri d'Auteuil 25
Littérature: Une "ombre enchanteresse", la poésie de
Rémi-Paul Forgues Gabrielle Poulin 26
Relations et ses lecteurs (lettres) 29
Les livres: Une réflexion et une prière 30
Ouvrages reçus 31

Relations est une publication des Éditions Bellarmin.

Prix de l'abonnement: \$8 par année. Le numéro: 75¢.

M. Jean-Robert GENDRON est autorisé à solliciter des abonnements pour la revue.



Relations est membre de l'Audit Bureau of Cir-
culations. Ses articles sont répertoriés dans le
Canadian Periodical Index, publication de l'As-
sociation canadienne des Bibliothèques, et dans
le *Répertoire canadien sur l'éducation*. Dépôt
légal, Bibliothèque nationale du Québec.

Courrier de la deuxième classe — Enregistrement no 0143.

Lithographié par Journal Offset Inc.
254 Benjamin-Hudon, Ville St-Laurent



BIBLIOGRAPHIE DESCRIPTIVE ET CRITIQUE

D'ÉMILE NELLIGAN

par PAUL WYCZYNSKI

15 x 23 cm., 319 pages

Prix: \$12.00

* * *

LA THÉOLOGIE KANTIANNE PRÉCRITIQUE

par PIERRE LABERGE

15 x 23 cm., 192 pages

Prix: \$4.50

* * *

LA PHILOSOPHIE SOCIALE DE BERGSON

par GUY LAFRANCE

15 x 23 cm., 148 pages

Prix: \$4.50

* * *

LES FORCES VIVES DU DÉVELOPPEMENT

1er Colloque de coopération internationale

15 x 23 cm., 72 pages

Prix: \$2.25

En vente chez votre libraire et aux :

ÉDITIONS DE L'UNIVERSITÉ D'OTTAWA

65, avenue Hastey, Ottawa, Ont.
K1N 6N5

eucharisties

André Myre

Eucharisties est un livre qui cherche à traduire en prières simples la vie chrétienne de l'homme ordinaire qui se sait appelé par son Dieu. Ces prières ont ceci de particulier qu'un bibliste est leur auteur, un homme dont le métier est de le mettre quotidiennement en contact avec le Dieu que la Bible révèle. L'habitude de l'Écriture reconnaîtra son influence profonde sur ces prières, non pas tant au niveau de citations ou de réminiscences de textes qu'à celui de la relation que décrit la Bible entre l'homme et son Dieu et à celui du visage de Dieu.

A une époque où le chrétien éprouve le besoin de réapprendre à prier de façon créatrice et en continuité avec la large tradition de l'Église, *Eucharistie* offre un ensemble de prières simples, qui peuvent être utilisées avec profit en de multiples occasions.

5 1/2" x 8". 164 pages. \$4.50.

Éditions Bellarmin

8100, boulevard Saint-Laurent
Montréal

H2P 2L9 Tél.: 387-2541

QUELLE FAMILLE?...

DANS QUELLE SOCIÉTÉ?

liminaire

LA FAMILLE, en tant que lieu des premières solidarités assurant la croissance de l'individu et son accès à un statut personnel en même temps que son insertion sociale, apparaît à l'observateur attentif, historien ou sociologue, comme une institution humaine en quelque sorte permanente et pourtant toujours menacée. Ses formes, à travers le temps et à travers l'espace, sont étonnamment diverses: l'historien et l'ethnologue peuvent en témoigner, ou même, plus simplement, le vieillard et le touriste. Pourtant, une secrète continuité relie ces diverses formes entre elles et fait apparaître ce qui semble bien être la nécessité d'un lieu spécifique pour l'accueil de la vie humaine naissante et pour son épanouissement. Le fils d'homme, a-t-on souvent fait observer, est l'animal le plus faible et le plus dépendant qui soit à sa naissance: il a besoin de la tendresse nourricière qui lui offre le sol de sa croissance et l'enracinement de son ultérieure autonomie. L'expérience du psychologue et du clinicien l'atteste surabondamment: la vie adulte demeure marquée par les insécurités de l'enfance, par ses échecs et ses frustrations: un sevrage trop rudement imposé, une identification parentale mal assurée, etc.

LA SOCIÉTÉ a besoin de ce lieu d'insertion de l'homme dès sa naissance. Mais elle en a besoin différemment, selon les époques et les

régions. Un type d'organisation socio-économique, pratiquement révolu chez nous, et où l'agriculture occupait une place prépondérante, a longtemps eu recours à la famille comme à une cellule sociale de production tout autant que comme mécanisme de transmission des héritages et, plus largement, des traditions propres à une collectivité donnée. La société industrielle et capitaliste qui est aujourd'hui la nôtre, parce qu'elle repose sur un autre mode de production, tend à faire des familles des unités sociales de consommation. D'âge en âge, la société cherche ainsi à façonner la famille dont elle a besoin...

Enjeux culturels et politiques

Famille et société: tel est justement le thème de *Chantier '75*. En invitant cette année les chrétiens du Québec à une réflexion sur les enjeux culturels et socio-politiques de la dialectique *famille et société*(1), l'Office de Catéchèse du Québec

maintient les orientations de la jeune tradition créée par les "chantiers" précédents.

Dans une société qui faisait large place à la famille comme milieu de travail et de production tout autant que comme milieu de vie, on a pu comprendre une certaine structure familiale comme "naturelle" et comme antérieure à tout conditionnement socio-culturel. La famille apparaissait alors comme *la* cellule de base – au sens fort et propre du terme – de la société, comme son fondement. Dans l'organisation sociale qui est aujourd'hui la nôtre, il n'en va plus ainsi. L'économie des sociétés modernes, tout en ayant besoin encore des familles comme unités sociales de reproduction de la main-d'oeuvre, a moins besoin d'elles comme unités stables de vie et de production que d'unités souples et mobiles de consommation. Ce n'est pas par un effet du hasard que la fidélité conjugale et la stabilité matrimoniale sont aujourd'hui moins à la mode qu'autrefois. Les intérêts d'un certain système économique axé sur la consommation vont dans le sens de la mobilité et du changement. Cela n'est pas sans impact sur la réévaluation du divorce, des "unions libres" (comme si le mariage n'en était pas!) et de formes dissidentes de vie commune ... Par ailleurs, la société industrielle des années 40 et 50 avait déjà commencé à miner l'autorité paternelle en organisant l'école en fonction du rendement au travail plus

1. Cf. *Famille et société*, Montréal, Fides, 1974, 80 pp.; *Famille '75*, Montréal, Fides, 1974, 47 pp.; *Chantier '75: Dossier d'animation*, Montréal, Fides, 1975.

qu'en fonction de la transmission, à titre d'institution complémentaire de la famille, d'un héritage culturel et des valeurs communément reconnues comme telles. La vie dite familiale apparaît ainsi elle-même de plus en plus conditionnée et façonnée même par la société et par les impératifs qu'elle reconnaît comme importants. Au point que l'on peut dire de la famille, comme on l'a dit de l'école et de la justice par exemple, qu'elle est devenue un rouage de la société.

Avec la société, la famille a donc évolué. Une certaine continuité par delà les ruptures permet néanmoins de parler encore de la famille. Sous des formes nouvelles — la famille dite nucléaire de la société urbaine post-industrielle est fort différente des anciennes tribus d'Israël ou même de la grande famille rurale du Canada français —, persiste le besoin d'un lieu des premières solidarités, des liens de la chair et du sang, des enracinements qui rendent possibles l'identité individuelle. La famille ne réussit pas toujours à être cela: qu'elle puisse être étouffante et délétère, les témoignages n'en manquent pas. Quand elle "réussit", cependant, et souvent malgré ses échecs relatifs, la famille demeure le lieu des ultimes affections et des ultimes recours. Le lieu, aussi, du repli en temps de crise.

La préservation de ce "lieu" ne va pas sans de grandes exigences, que l'on explicite traditionnellement en termes de sacrifice, de fidélité, de persévérance dans l'amour. C'est pourquoi la famille fut toujours menacée, et menacée de l'intérieur d'abord, à cause même des exigences qu'elle impose à ses membres. Ce qui est aujourd'hui nouveau, c'est qu'elle apparaît menacée par le conditionnement idéologique massif d'un certain libéralisme et par l'infrastructure économique qui lui donne

2. Cf. Jacques Grand'Maison, "Le monde du travail et l'Eglise", dans *Relations* 398 (novembre 1974), 298-299 (à propos de la transposition des attitudes et comportements du monde du travail dans la vie familiale et dans tous les secteurs de la vie collective).

naissance. Dans une société qui tend à robotiser l'homme pour fabriquer des travailleurs en série, il n'est plus de place pour l'homme, pour ses rêves, pour ses aspirations, pour ses affections. Le repli familial apparaît lui-même fragile et menacé: on y transpose les comportements appris à l'école ou au travail, dans les secteurs de l'activité sociale où la liberté et la créativité n'ont le plus souvent pas leur part (2).

Il y va ici de l'homme lui-même, comme individu et dans ses rapports avec les autres. C'est pourquoi les enjeux sont à la fois culturels et politiques. Quelle famille voulons-nous? Dans quelle société? Pour quel homme? Telles sont les questions fondamentales que *Chantier '75* pose à tous et à chacun, en nous invitant à tenter d'y répondre ensemble.

Risques et promesses

Il importe de prendre ici conscience qu'il n'est pas possible de séparer les questions posées plus haut. L'idéologie libérale, en présentant par ailleurs la famille comme le lieu de la liberté, de l'amour, des relations interpersonnelles, cherche à dissocier les enjeux individuels et familiaux des enjeux économiques, sociaux et politiques globaux. Elle permet ainsi de reléguer dans l'intimité des consciences et de la vie familiale des questions importantes pour l'avenir même de l'homme et auxquelles une certaine "rationalité économique" est en train de répondre elle-même... sans consulter les hommes directement intéressés.

Une certaine vision de la famille, qui a d'ailleurs profondément conditionné une spiritualité et une éthique de la vie familiale, apparaît dès lors comme entraînant des risques très graves. Dans la mesure, en effet, où cette vision favorise un repli des forces personnalisantes dans les étroites limites de la famille, elle laisse libre cours aux forces économiques qui, peu à peu, et en revanche, rendent moins réellement possible le ressourcement

dans un milieu familial vivant et vivifiant. On pourrait ici multiplier les exemples. Que reste-t-il de la famille comme milieu de vie et comme lieu des solidarités premières lorsque les horaires de travail du père et de la mère et les horaires scolaires des enfants limitent forcément leurs rapports à la cohabitation nocturne? Que reste-t-il de la famille comme lieu de ressourcement personnalisant quand les conditions de logement condamnent à une étouffante promiscuité? Que reste-t-il de la famille comme lieu d'échange et de partage quand le crédit et l'endettement enferment la vie de tous ses membres dans un travail asservissant dont on ne peut s'échapper que grâce aux mirages d'une publicité multipliant inlassablement les images d'un bonheur hors d'atteinte? Etc.

On ne saurait répondre de façon réaliste à ces questions — et à bien d'autres de même veine que chacun pourra formuler pour son compte — sans sortir de l'univers familial pour engager résolument la lutte dans l'ordre proprement socio-économique et politique. Dans la mesure où la société façonne la famille qui convient à ses besoins, il est illusoire de penser qu'on pourra changer la famille et l'humaniser sans changer en même temps l'ordre économique, social et politique existant.

Par ailleurs, la famille peut jouer un rôle précisément dans cette entreprise de révolution sociale. Si, en effet, on y prend le goût de la liberté créatrice et de la solidarité résolue, et non pas l'habitude de la servitude et de l'égoïsme, on sera enclin à réclamer partout, dans tous les secteurs de la vie collective, la même liberté, la même créativité, la même solidarité dans le partage effectif. Dans la mesure, donc, où la famille se perçoit elle-même et se vit comme un milieu ouvert, elle peut être promesse et gage d'une société plus humaine. La famille peut être considérée, à ce titre, comme un "chantier" de la société de demain.

Le secrétaire de la rédaction

AXES PRIORITAIRES DE LA PASTORALE FAMILIALE:

- Le foyer est le lieu privilégié de l'amour
- Le foyer est le lieu d'accueil à la vie
- Le foyer est aussi le premier lieu de l'éducation
- Le foyer est encore un lieu d'ouverture à toutes les autres communautés
- Le foyer est par-dessus tout le lieu où se déploie la grâce du Seigneur
- Un tel foyer se prépare...

Les mœurs sont tributaires de la noblesse de cœur ou de la faiblesse des hommes; elles le sont aussi de leurs conditions sociales et des lois qu'ils se donnent. Sur ce dernier point, les chrétiens ne sauraient abdiquer leurs responsabilités.

PAUL VI

(au Comité pontifical pour la famille,
13 mars 1974, extraits)

Dans le bombardement des idées

La famille et la société

par Bernard M. Daly*

Depuis quelque temps, on pose souvent les questions suivantes: qu'est-ce au juste, une famille? Pour en constituer une, suffit-il d'inclure avec les enfants un seul des parents? Faut-il un couple? Et alors, existe-t-il une famille sans enfants? Sans mariage religieux ou civil? Ou sans aucune formalité ou légalité? D'autres demandent: Qu'est devenue la famille telle que nous avons coutume de la connaître? Qu'est-ce que la famille va devenir?

Dans cette réflexion avec vous, je vais considérer "la vie familiale" comme un certain comportement ou style de vie (plutôt qu'une "chose" ou un "fait") et, spécifiquement, comme le comportement humain qu'on appelle ordinairement une activité "familiale". En sorte que je considérerai le mot "famille" comme un adjectif plutôt que comme un nom substantif.

Ainsi, les gens disent que ce qui se passe entre époux, entre parents et enfants, entre frères et sœurs, entre cousins, oncles, tantes, etc., etc., fait partie de la vie "familiale", alors que d'autres comportements ou activités n'en font pas partie. On qualifie de "familiale" telle espèce de réunion, alors que tel autre type de réunion est considéré comme une réunion "d'affaires".

* Permanent de la Conférence catholique canadienne, l'auteur est membre de l'Equipe nationale de pastorale de la CCC. Traduction RELATIONS.

Les gens ont, en général, des idées très nettes au sujet des différences entre, disons, une opération "commerciale" et une affaire "familiale": Nous utilisons le terme "familial" pour décrire seulement un certain nombre d'activités. Mais ces observations de tous les jours conduisent à d'importantes questions: comment apprenons-nous à utiliser l'adjectif "familial"? D'où nous viennent nos idées sur ce qui est "familial" et sur ce qui ne l'est pas? Dans le milieu socio-culturel, économique et politique actuel, qui définit le mot "famille"? Qui nous dit comment nous comporter comme couple, parents, enfants... comme une "famille"?

A la suite de ces premières questions, d'autres questions, différentes mais très importantes aussi, nous viennent à l'esprit: dans quel contexte social, économique et politique devrions-nous poursuivre nos activités familiales? Les conditions environnantes dans lesquelles nous sommes plongés sont-elles pour nous une aide ou un obstacle, quand nous essayons d'avoir les activités familiales que nous pensons nécessaires ou croyons désirables?

Ces deux séries de questions me semblent placées au centre de nos réflexions. L'une d'elles porte sur les sources de nos idées concernant la vie de famille; l'autre explore le milieu dans lequel nous essayons de poursuivre nos activités familiales.

1. Le milieu des idées

Notre mode de vie nord-américain est caractérisé par une société dans laquelle circulent rapidement des idées qui proviennent de n'importe quelle direction. Les idées qui concernent la vie de famille sont parmi celles-là; elles virevoltent dans le milieu et bombardent tout le monde.

Il y a une liberté quasi totale de vente ou d'achat dans les endroits où sont accessibles les journaux, les magazines, les livres de poche; une liberté quasi totale au cinéma; une liberté à peine plus limitée à la radio, à la télévision et dans les écoles, et apparemment aucune limite d'aucune sorte à ce qu'une personne peut raconter directement à une autre; étant donné ces libertés, y a-t-il, où que ce soit, quelqu'un qui, tôt ou tard, n'apprendra pas n'importe quoi au sujet de la vie de famille, telle qu'elle se passe autour de nous ou telle qu'elle existe dans des régions lointaines, ou telle qu'elle a existé à travers toutes les époques de l'histoire?

L'information et les idées, les faits et les fantasmes proviennent de toutes les religions, grandes et petites, de la recherche scientifique, d'imaginations débridées, de mythes, du folklore et des voisins d'à côté. Autrefois, on pouvait dire que certaines choses étaient impensables, en ce sens qu'on ne pouvait pas sérieusement se demander si on allait faire ces choses que personne dans son milieu social n'aurait tolérées. Les tabous étaient réels; il était inconcevable qu'on fasse de telles choses.

Les gens s'habituèrent plutôt à faire les choses de telle ou telle façon, et à ne jamais voir ces façons d'agir mises en question. Les comportements traditionnels étaient considérés comme allant de soi; ils étaient répétés quasiment sans réflexion, comme si c'étaient des réflexes conditionnés.

La circulation des idées dont nous avons parlé plus haut change tout

ceci. Aucune sorte de comportement, ou presque, n'est inconcevable, et presque rien ne reste incontesté. Et les tabous et les comportements traditionnels — les choses qu'on ne fait jamais, et celles qu'on fait toujours — ont presque tous disparu. Prenons comme exemple la façon d'élever les enfants. Les parents peuvent bien se proposer d'être sévères ou "permissifs"; mais quelle que soit la façon dont ils essayeront d'élever leurs enfants, ils seront bombardés par toutes sortes d'idées sur les manières différentes de le faire. Les temps sont révolus où tout le monde dans la tribu (ou la société) agissait de la même manière, sans qu'aucune autre manière ne fût jamais suggérée. Cette nouvelle situation sociale touche tous les aspects de la vie de famille.

Il devient de plus en plus important d'être capable de discerner le point de vue ou la perspective de ceux qui mettent en pratique dans leur vie un comportement familial particulier, ou qui s'en font les promoteurs de quelque façon. Nous devons examiner avec soin les certificats ou titres de compétence de même que les motifs de chacun de ceux qui encouragent tel ou tel type de vie familiale. Tous ceux qui écrivent sur la vie de famille ou qui en parlent devraient avoir à répondre aux questions suivantes: quel est votre principe de base? quels sont vos présupposés sous-jacents? qu'est-ce que vous essayez de promouvoir? C'est seulement de cette façon que le chrétien d'aujourd'hui peut choisir ce qui fait partie réellement de la "Bonne nouvelle" au sujet du type de vie familiale que le Seigneur essaie de nous faire voir clairement comme un modèle pour nos vies.

Je crois donc qu'il y a, au sujet de la vie de famille, une perspective chrétienne, caractérisée et valide à la fois. Même si elle est contestée et paraît obscurcie dans le tourbillon des différentes manières de voir qui s'affrontent, elle peut être discernée; on peut donc la choisir pour y vivre sa vie familiale.

Cependant, si cela doit se produire — si des gens doivent conformer leurs activités familiales à un modèle chrétien — il est nécessaire de fournir des efforts conscients et délibérés pour apprendre, enseigner et encourager un comportement familial chrétien.

Un exemple peut suffire: il semble évident que l'idéal enseigné par le Christ appelle les couples à vivre leur mariage comme une union permanente, fidèle et exclusive. Il a comparé cette union de l'épouse et de l'époux à son union avec l'Eglise, une relation qui ne connaît ni infidélité ni fin.

Les couples qui veulent, par obéissance au Christ, vivre un tel idéal aujourd'hui ne peuvent pas compter qu'ils n'entendront pas parler d'autres modèles de vie conjugale; ou qu'ils ne recevront pas de conseils en faveur de ces autres modèles; et même, ils ne peuvent espérer qu'ils ne subiront pas de pressions pour qu'ils les vivent. S'ils veulent, alors, que leur mariage en soit un qui reste fidèle et durable, ils devront le vivre sans pouvoir s'isoler complètement d'une société pluraliste. Mais, en même temps, les couples qui veulent éviter l'effondrement de leur mariage, la vie "ensemble" comme des étrangers, la séparation et le divorce devront travailler à créer un contexte social autour d'eux qui les aidera à rendre possible un mariage durable, et pour eux-mêmes et pour d'autres.

2. Le milieu social

Ces considérations nous conduisent à la seconde série de questions au sujet du milieu social, culturel, économique et politique dans lequel nous essayons de poursuivre nos activités de famille.

Beaucoup de gens estiment qu'ils ne possèdent aucun contrôle, ou très peu, sur ce qui se passe autour d'eux. C'est un trait particulier de notre société. On a appelé ce sentiment une aliénation sociale, en ce sens que votre monde est façonné par quelqu'un d'autre, mais certainement pas par vous-même.

Pour se défendre contre ces sentiments d'impuissance dans la société, on peut choisir de se retirer des affaires sociales. En se retirant ainsi dans un monde de vie personnelle ou de vie privée, on recherche l'impression qu'on est soi-même le

meneur de ses activités. Pendant ce temps, évidemment, *quelqu'un d'autre est en train de prendre effectivement les décisions* au sujet des prix, des politiques, de l'opinion publique, etc.

Cette façon de se retirer n'est pas vraiment un remède pour apaiser les sentiments d'aliénation sociale. Une meilleure tactique consiste à se débarrasser d'un certain nombre de mythes, ou de fausses définitions de la situation sociale.

L'un de ces mythes est de croire que le changement culturel, économique ou politique est le résultat de forces d'évolution, de pressions ou de tendances qui sont vagues et impersonnelles. En fait, l'ordre social est le résultat d'activités humaines. Ce sont des personnes réelles qui *prennent des décisions* au sujet de phénomènes comme les augmentations de prix, les changements dans les lois, le mouvement des modes en vogue, les grandes manchettes dans les nouvelles, la cote ou "rating" des programmes de la radio et de la télévision, et le rang des chansons qui atteignent le sommet de la popularité.

Le premier pas à faire pour échapper à l'impression que le changement social est mystérieux et incontrôlable est de voir clairement que ce sont bien *des personnes qui sont les causes du changement social*. On n'a plus qu'à chercher à repérer les personnes assez puissantes pour être la cause de tel changement particulier.

Cela nous conduit à un deuxième mythe: à savoir que les gens ordinaires ne sont pas réellement capables de comprendre ni de maîtriser les détails qui composent la vie complexe de la société d'aujourd'hui. Ce mythe particulier est répandu et perpétué par un moyen bien simple; c'est de définir les choses comme étant de nature *technique*. Dès qu'une chose est définie comme technique, elle est par le fait même définie comme réservée à un expert ou à un spécialiste; par définition, elle n'est plus à la portée des gens ordinaires.

Les gens qui ont des connaissances techniques spéciales ont sans doute un rôle à jouer; mais il est clair aujourd'hui que les gens ordi-

naires ont besoin de réaffirmer leur droit d'être engagés et de développer leur capacité d'aider à façonner et à diriger le monde dans lequel ils vivent. On fait un pas dans cette direction quand on réaffirme tout simplement que des problèmes tels que le niveau des prix, l'orientation des politiques et l'état de l'opinion publique sont des affaires *humaines* et non pas des matières techniques.

En ce qui concerne la vie de famille, cette attitude pousse à résister à tous ceux qui exagèrent le côté technique des choses, que ce soit dans le domaine de l'éducation des enfants, de l'enseignement, des loisirs, de la religion, du mariage en général ou de la sexualité en particulier. Quand on définit les choses par leur aspect technique, les experts se font certes un revenu supérieur à la moyenne, mais les gens ordinaires perdent l'assurance de maîtriser eux-mêmes leur propre mode de vie.

Un troisième mythe d'importance majeure est l'idée même de changement social. Il y a des gens qui cherchent même à nous faire croire que nous souffrons d'un "choc du futur" provoqué par des changements sociaux rapides. En fait, seulement certaines choses sont en train de changer. Plusieurs traits très fondamentaux de la société actuelle ne changent pas du tout, alors qu'ils le devraient.

Il s'est produit des changements dans des domaines tels que les télécommunications, les prix et les salaires, les styles et les modes, et quelques lois qui ont reçu beaucoup de publicité (comme celles qui concernent le divorce et l'avortement). Certaines découvertes scientifiques ont trouvé leur application, de façon spectaculaire, dans la télévision en couleurs, la greffe des organes, les voyages à la lune.

Mais il n'y a eu absolument aucun changement dans plusieurs réalités fondamentales qui affectent la vie de famille. Il n'existe aucun changement dans le fait que, au Canada, une famille sur quatre vit en bas du seuil officiel de la pauvreté, pendant que, à l'échelle du monde, le nombre des pauvres va en augmentant, à la fois en chiffres absolus et en pourcentage. Il n'y a aucun changement dans le fait que les parents pauvres

et leurs enfants, par leur pauvreté même, sont pénalisés. Il n'y a aucun changement dans le fait que les pauvres paient proportionnellement plus pour des choses de première nécessité, comme la nourriture et le logement.

Il n'est pas nécessaire d'allonger la liste; je veux simplement faire ressortir que la notion même de changement social doit être analysée soigneusement. Dans plusieurs domaines d'importance capitale pour la vie de famille, il n'existe absolument aucun changement, en sorte que les inégalités et les injustices continuent.

Certains changements sociaux paraissent impressionnants et reçoivent beaucoup de publicité. Le public est fasciné par un certain nombre de changements, — dans le domaine du comportement sexuel, par exemple. Cette fascination du public peut fort bien aveugler les gens devant le besoin de changements fondamentaux dans d'autres domaines, tels que ceux de la spéculation sur les propriétés foncières, de la fixation des prix, des bénéfices excessifs dans les secteurs du logement et de l'alimentation.

Revenant à un exemple donné plus haut, je crois qu'un style chrétien de vie familiale est distinct et valable: il a de l'avenir. Mais si ce genre de vie doit pouvoir persister comme fait social, il faut qu'il soit l'aboutissement d'efforts humains: d'une part, d'efforts humains pour apprendre ce genre de vie, pour l'enseigner et pour le vivre; et, d'autre part, d'efforts pour constituer en même temps le milieu social, économique et politique dans lequel ce style de vie familiale peut être appris, enseigné et vécu.

Dans ces circonstances, si votre milieu social, économique ou politique n'en est pas un qui vous aide particulièrement à poursuivre les activités familiales de votre choix, la chose à faire, c'est de changer ce milieu. Cette tâche exige seulement que vous possédiez, ensemble avec d'autres personnes, trois qualités: de la vision, de la stratégie et de l'effort.

On peut résumer ainsi: chrétiens, quelqu'un est en train de façonner votre vie de famille et de construire votre monde; pourquoi ne pas vous en charger vous-mêmes?

Le développement de l'amour par le COUPLE

par Maurice Champagne*

Depuis une quinzaine d'années je m'intéresse à l'étude de la famille et en particulier au développement du couple, sous les trois entités généralement impliquées: savoir, les individus formant le couple, en tant que personnes, le couple en lui-même et le couple dans sa relation aux enfants.

Du sous-développement au développement de la famille

Le couple m'apparaît comme la réalité humaine la plus sacrée, celle qu'il faudrait entourer des meilleures conditions de vie possible, du point de vue de son influence sur le développement tant des personnes que de l'ensemble de la société. Mais hélas il est voué à des conditions de sous-développement, aussi bien par l'organisation de la société que par les mentalités. Notre société, comme tant d'autres dans le monde, est inconséquente, inconsciente, voire même peut-être, hypocrite. Elle prétend toujours valoriser la famille et protéger les parents et les enfants, mais en fait elle les place dans des conditions d'asphyxie.

* Auteur notamment de *Lettres d'amour* et de *La violence au pouvoir*, parus aux Editions du Jour en 1972 et 1971, Maurice Champagne travaille présentement à la rédaction d'un livre sur le couple et la famille, dans lequel il décrit un ensemble de conditions sociales et individuelles de développement du couple et de la famille.

On fait à la famille un sort analogue à celui qui a été fait à la femme. On l'a idéalisée au niveau des principes, mais dans la réalité concrète on l'a laissée à elle-même et on l'a isolée. D'ailleurs je pense que si la famille a tenu le coup dans maintes sociétés, c'est que la femme, en général, a renoncé à sa liberté de personne pour accepter d'être transformée par l'homme en une institution. Cette institution, c'est le mariage tel que vécu dans notre tradition.

Dans la plupart des cas, étant donné le fonctionnement de notre société et le partage des rôles entre l'homme et la femme, la femme a été le support physique, social, affectif et spirituel du mariage et de la famille. Tandis que l'homme, le plus souvent transformé en chose productive et rentable, économiquement parlant, est devenu le robot des castes de mâles qui déterminent l'organisation de la société et ses régimes politiques.

Il n'y a pas à s'étonner de ce que tant de couples, vivant le mariage traditionnel ou d'autres types d'unions, soient en proie à l'échec, à la rupture, au mensonge, aux liens de maître à esclave, de dominant à dominé, à l'asphyxie et à la violence. Et méfions-nous des explications sommaires sur l'augmentation du taux de divorces et sur les prédictions de faillite de la famille dite mononucléaire. Je crois qu'au-delà même de l'examen de nombreux facteurs, tels que le passage brusque de la vie rurale à la vie urbaine, la diminution de l'influence religieuse, la lutte pour la libération de la femme, la naissance de nouvelles conceptions existentielles chez

les jeunes, l'augmentation du taux de conscience par rapport à un régime de morale mécaniste, il faut se rendre compte que cela fait des siècles que la famille et le couple sont placés dans des conditions de sous-développement humain. Au Québec, ces dernières années, au lieu d'améliorer le sort de la famille, on l'a ignoré, au profit "d'affaires sociales" de type technocratique.

Mes études et mes observations sur le couple et la famille m'ont amené en particulier à retenir l'hypothèse suivante:

le couple, comme cellule fondamentale de la société, peut, à travers la famille, féconder le développement des êtres et de la société, dans la violence, ou dans l'amour.

J'entends ici par violence la violence fondamentale, celle qui fait que les êtres, face à eux-mêmes et dans l'ensemble de leurs relations aux autres, ne se respectent pas et sont dominés par des attitudes de dépendance, d'insécurité réactionnaire, de jalousie, de contrôle, de possessivité, de repliement sur soi et de mesquinerie. L'amour, il me semble, vit des attitudes contraires, soit d'autonomie et de sécurité personnelles, du sens de la liberté des autres, de créativité, d'initiative, de responsabilité, de goût de la complémentarité au sein des contraires et, par-dessus tout, du refus de la possessivité et du contrôle des actes d'autrui.

L'amour, au sein du couple et de la famille en particulier, exige des

conditions rigoureuses de développement humain, d'hygiène social et mental. Esquissons seulement quelques-unes de ces conditions.

1. Le goût de la personne et la passion de l'être humain en soi

Dans la mesure même où l'on veut vivre en permanence avec une autre personne, cette permanence pouvant signifier plus de la moitié d'une vie et au-delà, ne doit-on pas, avant même d'avoir considéré telle personne en particulier, être imbu du goût de la personne, avoir la passion de l'être humain. D'une façon qui semble poétique mais qui est tellement concrète et pratique, je recourais toujours à la même expression pour signifier cela, en parlant des "êtres-soleil". Je crois que tout être humain est beau et dynamique et qu'il y a une obligation pour le milieu dit social de permettre à chacun de faire passer sa lumière propre, c'est-à-dire ses moyens d'expression à lui: façon de parler, de regarder, de marcher, de penser; sensualité particulière, générosité, ivresse qui se manifeste en telle ou telle circonstance, talent pour ceci ou cela, goût pour l'art ou telle autre forme d'expression, souci de tendresse, besoin du travail bien fait, etc.

Rilke a une formule merveilleuse quand il dit que pour être humain "il faut voir chaque homme chaque jour comme s'il était le premier". Si cette formule est poétique, elle fournit aussi un principe de justice sociale, une norme d'amour, un moyen de lutter contre la destruction lente des êtres par les préjugés, la routine et les conventions. Elle peut surtout être le premier souffle sur la vie quotidienne d'un homme et d'une femme, comme de travailleurs qui se retrouvent chaque jour côte à côte.

Mais la société est plus préoccupée d'objets et de systèmes que d'êtres humains, et toujours, depuis des millénaires, on a sacrifié ceux-ci à ceux-là. Et cela commence dans la famille, alors que les individus sont réduits à des institutions, comme l'Eglise de jadis ou l'école d'au-

jourd'hui, à des schèmes d'autorité parentale, à des rôles sociaux imposés à l'homme et à la femme, à des pressions comme celles qu'exercent la consommation à outrance et la vie à crédit, la société du confort à l'américaine, etc.

Si l'on croit à la personne et à la famille, il faudrait leur reconnaître des droits et organiser la société en conséquence. C'est loin d'être fait. En attendant, le couple peut se débattre en eaux mortes. On peut crier à la mort de la famille, à la surface de ces eaux mortes...

2. L'apprentissage des relations humaines

L'expérience de couple et de vie de famille est avant tout une expérience de relations humaines. Or dans notre société on peut tout apprendre sauf à vivre ensemble. L'école, les milieux de travail, la famille même, amènent des individus à vivre ensemble leur quotidien pendant des années, mais les laissent à l'état d'étrangers et d'automates les uns vis-à-vis des autres. Quand surviennent des conflits, on feint de les ignorer ou on les résout à partir de la loi du plus fort. On ne prend jamais le temps de négocier, de chercher à comprendre pourquoi quelqu'un agit de telle façon en telle circonstance. La tendresse n'a pas droit de cité, surtout dans l'univers des mâles. Penser aux autres, se demander si l'on a employé les bons mots avec cette personne, fait le geste approprié, fusse-t-elle un employé, un collègue, un parent, un ami, ça ne fait pas encore partie des moeurs humaines. Les mâles, qui continuent de jouer à la virilité, comme dans leur enfance, prétendent même souvent avec une triste ironie que tout cela est du féminin. Pendant des générations à l'école, et cela continue, on nous a en effet appris et mis dans des situations propres à ignorer les personnes, à mépriser la tendresse. Et ça continue partout, à tout âge, dans tous les milieux, pour venir pourrir dans l'administration publique et la chose politique que régissent nos assemblées mâles.

Le défi humain numéro un de notre société me paraît relever de la vo-

lonté de concilier les objectifs d'organisation et de production avec des objectifs de communication humaine centrés sur l'attention aux personnes et aux rapports qu'elles entretiennent entre elles, dans tous les milieux, dans tous les métiers, à tous les âges.

On s'inquiète avec raison des séparations et des divorces de plus en plus nombreux dans notre société comme dans tant d'autres du monde. Et l'on devrait s'inquiéter autant, sinon davantage, des familles qui se déchirent et où des couples persistent à vivre ensemble dans le mensonge et l'auto-destruction morale. Mais pour comprendre ce qui m'apparaît comme la raison principale de ces échecs, je me demande s'il ne faut pas considérer d'abord le sous-développement de notre société dans le domaine des relations humaines en général. Lorsqu'on demande, par exemple, aux gens d'indiquer le degré ou la part de réussite de leurs relations humaines dans les affaires, au travail, etc., on en vient à la conclusion que, toutes proportions gardées, la famille, comme expérience de relations humaines, est loin d'être plus maltraitée que le milieu des affaires, que la vie professionnelle, que l'école, que le milieu de travail, que l'amitié même. Une même incapacité de relations humaines apparaît partout.

La famille échoue surtout là où la société échoue le plus lamentablement, quels que soient les systèmes politiques et économiques qui nous régissent: le plan des relations interpersonnelles est sous-développé, on n'y a ni le respect ni le goût des personnes. La personne humaine n'est pas devenue, après toutes les années d'existence de notre espèce, un être de séduction qui soit l'objet quotidien des forces de l'amour et des investissements sociaux, économiques, politiques et culturels.

3. La connaissance des psychologies propres à l'homme et à la femme

L'une des causes principales de difficultés entre couples est l'ignorance des psychologies propres à l'homme et à la femme. On vit de

fausses représentations nourries d'âge en âge de clichés, de préjugés et de mythes. Les hommes sont comme ceci, les femmes sont comme cela! On en est encore à associer sentiment, émotivité, possessivité, aux femmes, par exemple; force physique, raisonnement, autorité, créativité, aux hommes. L'homme en fait n'est pas plus fort que la femme physiquement, leur force est différente; il n'est pas moins sentimental que la femme et elle n'est pas plus sensible que lui et elle n'est pas moins créatrice. Une bonne partie de l'économie du Québec jusqu'à l'ère industrielle a été acquise grâce à l'ingéniosité, à la créativité, à la force et au sens pratique des femmes. C'est une énormité que d'affirmer que les femmes ne sont pas faites pour l'administration, par exemple. Elles possèdent des qualités qui au contraire peuvent en faire d'aussi bons sinon de meilleurs administrateurs que les hommes; je pense en particulier à leur sens aigu du concret par opposition à la manie de l'abstraction qui rend les hommes esclaves de leurs systèmes théoriques.

S'il fallait caractériser par un trait global l'action de l'homme dans l'histoire, je crois qu'on pourrait sans hésitation choisir *l'esprit de système*. Pour la femme, au contraire, c'est l'action concrète auprès de la personne qui a toujours dominé et qui domine encore.

La recherche sur les rôles nous amène, par exemple, à considérer, en parallèle à la présence de la femme-mère, l'action de l'homme-mâle, c'est-à-dire avant tout l'homme qui engendre et féconde, solitairement par rapport à la femme, et non avec la femme. Il développe ses créatures à lui laissant à la femme le soin de s'occuper des enfants "êtres humains", et mettant la femme à l'écart de ses créatures à lui: systèmes politiques, idéologies, institutions militaires, judiciaires, religieuses, oeuvres d'art, etc. Ceci est d'une importance capitale pour distinguer ce qui peut relever de la culture et de la nature, dans les recherches sur l'homme et la femme.

Il importe de démolir clichés et préjugés pour les remplacer par une véritable connaissance. C'est ce que l'école et la famille devraient faire spontanément. Tous les jeunes à

partir du primaire devraient être initiés à la connaissance de l'homme et de la femme. On éviterait ainsi aux uns et aux autres d'épouser le double de leur mère ou de leur père. On faciliterait surtout la reconnaissance de la singularité des personnes. Rien n'est aussi destructeur pour un individu que de se voir réduit bêtement aux clichés qui définissent son sexe. Connaissant la psychologie propre à la femme ou à l'homme, chaque individu serait plus en mesure de connaître telle femme ou tel homme et de conquérir l'unique en apprivoisant chaque jour de nouvelles facettes de sa singularité d'individu. Et avant de prétendre, par réaction extrême au passé, comme c'est le cas en certains milieux, qu'il n'existe pas de différences entre l'homme et la femme, investissons dans la recherche pour faire les études et les enquêtes pertinentes.

4. Egalité et libération des rôles

Rien n'a plus empêché l'égalité entre l'homme et la femme, rien n'a été plus destructeur peut-être de la connaissance réelle de l'homme et de la femme, que les rôles qu'on leur a imposés pendant des générations et qui tiennent encore nos sociétés dans le déséquilibre et l'anormal. Aussi longtemps que nos gouvernements seront mâles, que les fonctions publiques et les emplois dits supérieurs seront le fief des hommes, que l'éducation des enfants sera laissée quasi en exclusivité à la mère, nos sociétés multiplieront l'anormal et le déséquilibre.

Souvent, plutôt que de parler de libération de la femme, on devrait parler de libération des rôles. Quand on y regarde de près on se rend compte que le statut humain et social de l'homme, pour la majorité des individus, est loin d'être tellement plus enviable que celui de la femme. L'homme, par exemple, n'a pas plus le choix de vivre sa vie au sein du couple, d'être présent comme père, d'assumer les tâches du milieu familial, que la femme a le choix de travailler à l'extérieur du foyer, d'assumer des fonctions publiques.

Ce sont des faux couples, savoir des femmes-mères avec des hommes-enfants (au plan affectif surtout), des femmes-objets avec des hommes-systèmes, ou encore, des femmes. L'homme, par exemple, n'a à leurs enfants et des hommes mariés à leur travail, qui ont empêché jusqu'ici que l'homme et la femme ne se rencontrent pour vrai. Voilà bien l'absurdité de notre système qui fait qu'il est extrêmement difficile à l'homme et à la femme d'être ensemble, de vivre une vraie vie de couple, alors qu'on fait reposer sur eux la vie de famille et sans s'en rendre compte, la formation des citoyens au plan de leur développement personnel. On devrait chercher à assurer l'équilibre du développement des personnes et de l'organisation de la société en mettant à profit la richesse extraordinaire qui provient de la complémentarité des ressources masculines et féminines dans leur totalité. On a le choix: simplifier à l'extrême l'organisation de la société et de la famille, en séparant l'homme de la femme et en leur donnant à chacun un royaume-ghetto où ils détruiraient la richesse de leur personne par la simplification des rôles, ou bien, accepter de compliquer l'organisation de la société et de la famille de telle sorte que l'homme et la femme puissent se partager les tâches dans les deux ordres et y conjuguer leurs compétences respectives en développant au maximum leur personnalité propre, ce qui aurait pour effet premier de compenser les difficultés de l'organisation matérielle par une meilleure intelligence et une pondération de la vie intellectuelle par la vie affective et inversement. Je pense entre autres à une organisation du travail et des responsabilités familiales, où l'homme et la femme puissent faire une demi-semaine chacun dans les deux ordres plutôt que de se vider l'un et l'autre une semaine entière dans un seul ordre...

5. Resituer la sexualité et la fidélité

Nous touchons ici l'un des faits les plus graves de notre société: la survalorisation traditionnelle de la

sexualité. On a basé la fidélité sur l'exclusivité sexuelle et par le fait même on a donné à la sexualité une place disproportionnée dans l'ensemble des modes d'expression et de relation de la personne.

La sexualité est un langage parmi d'autres, avec la parole, le geste, la sensualité prise dans son ensemble, les silences du couple, la contemplation de l'un par l'autre à travers tous les langages humains.

Il convient aussi de séparer sexualité et fécondité. La fécondité n'est qu'une fonction de la sexualité (ou plus précisément de la génitalité) qui ne devrait s'exercer qu'à des moments privilégiés, où la procréation devienne un acte de la conscience qui prend chair dans un nouvel être. Cette fonction se situe à l'intérieur de la communication et de l'expression de soi qui caractérise l'essentiel de la sexualité.

Autant la sexualité est vitale dans la vie d'un couple, autant par ailleurs elle a ses limites et ses pour-tours spirituels, comme tous les autres langages. Il y a une comparaison que j'aime bien faire à cet égard avec la situation de maternité. Il me paraît que dans une certaine mesure la maternité est une sorte de piège pour l'esprit, dans ce sens que l'enfant qui est porté physiquement par la mère doit devenir un être autonome et qu'il devrait aussi être porté à deux, l'homme pouvant jouer un rôle majeur pendant et après la grossesse. Si tant de femmes sont trop mères et trop possessives, c'est qu'elles mettent au monde et éduquent seules les enfants. Il y a dans la sexualité, pour l'homme, un piège semblable pour l'esprit. Quand on est profondément lié à une femme et qu'on atteint au plus intense de la relation sexuelle, il arrive qu'on éprouve les limites de cette relation et qu'on veuille précisément être dans l'autre, voyager en elle, au-delà de la position charnelle. On se rend compte alors que c'est seulement par la totalité "cosmique" de la relation à l'autre qu'on peut vraiment le pénétrer, cherchant l'esprit avec la tendresse aux contours de la chair. C'est un mystère extraordinaire d'avidité amoureuse qui procure l'ivresse de l'infini, du jamais atteint avec quelqu'un que l'on aime passionnément.

Je dirais surtout qu'être fidèle dans le mariage, ce n'est pas ne pas avoir de relations avec d'autres que son conjoint; mais, c'est vivre de l'amour passion avec quelqu'un de longues années qui nous emporteront jusque dans la vieillesse, pour emporter la vieillesse avec nous deux au lieu d'être pris par elle.

La fidélité a ses règles: elle touche la totalité de la personne et n'est pas caractérisée par l'exclusivité sexuelle ou autre; elle est active et non passive, reposant davantage sur l'admiration qui construit que sur le souvenir qui conserve; elle vise la confiance en la personne plutôt que l'obligation envers une institution. (De toute façon le mariage comme institution sera vrai, qu'il y ait contrat ou pas, s'il repose sur la confiance passionnée des personnes.) Enfin, la fidélité est autant tournée vers l'avenir que centrée sur le présent, que vécue en regard du passé. On est fidèle à quelqu'un avec qui l'on se développe.

6. L'admiration pour un être qu'on trouve beau et unique

Je me demande si au départ la source la plus vitale et la plus durable pour un couple n'est pas l'admiration réciproque. Trouver l'autre beau et vrai. Être séduit par l'éclat de tel être, par sa façon à elle ou à lui de briller, ce qui ne peut être visible que pour celui ou celle qui a appris à connaître l'autre de l'intérieur. Je trouve Nicole extraordinaire depuis bientôt dix ans et je la trouve beaucoup plus extraordinaire qu'au départ. Cela tient à tant de choses maintenant. Mais dès le départ je l'ai vue comme un soleil de tendresse, de calme, de sécurité et d'autonomie personnelle, de sensualité. Cela s'est multiplié au cours des années, dans toutes sortes de moments très concrets, qui ont comme balisé notre chemin parcouru ensemble et avec les enfants. Ma femme est véritablement le sujet de ma contemplation humaine, attitude tout à fait active qui se traduit par des gestes d'amour de toutes sortes et le besoin de plus en plus passionné et total d'être

avec elle, de me développer avec elle, dans son environnement.

Il me semble qu'il faut être un peu "pâmé" de l'autre au moment où l'on commence en même temps à être conscient que l'on peut former un couple, c'est-à-dire qu'un "nous deux" prend forme avec nous et qu'il nous devient aussi nécessaire que nous-même, que notre moi. Et je pense que plus on admire quelqu'un, plus on l'amène à s'aimer lui-même et à se développer dans sa singularité, dans ses ressources particulières. L'admiration est multiplicatrice d'être chez celui qui admire et chez celui qui est admiré. C'est comme au travail d'ailleurs, ou plutôt comme ce "devrait" être; si vous ne dites pas régulièrement à quelqu'un qu'il fait bien ce qu'il fait, vous risquez qu'il ne fasse jamais très bien les choses et qu'il ne soit jamais un travailleur heureux. Mais là encore ça n'est pas dans nos mentalités d'apprécier les êtres pour ce qu'ils sont et ce qu'ils font. On sait toujours dire aux gens ce qu'ils ne font pas bien, mais on les ignore quand ils font bien. Il faut croire que tous nos sentiments sont timidement cachés dans les signes de piastres et dans les salaires minimum...

7. L'autonomie des individus comme condition d'authenticité du couple et de l'amour

L'autonomie et la sécurité de chacun des deux individus formant le couple sont aussi nécessaires que l'admiration, qu'elles fondent d'ailleurs. On peut en effet se demander s'il est possible d'admirer la dépendance et de vouloir engager sa vie avec quelqu'un qui n'a pas un minimum de confiance en lui-même et qu'on ne sent pas "bien dans sa peau". Car c'est surtout ce que j'entends par autonomie et sécurité personnelle: être bien dans sa peau, pouvoir fonctionner positivement par soi-même sans toujours avoir besoin des autres comme de béquilles.

De ce point de vue les chances d'authenticité dans les rapports d'un couple sont directement reliées aux conditions sociales dans lesquelles

les deux individus se sont développés. Le milieu a-t-il ou non favorisé l'expression personnelle et la confiance en soi? L'éducation donnée à l'école a-t-elle comme premier objectif de susciter l'autonomie personnelle et la créativité?

Si des comportements d'autonomie sont cultivés au sein du couple, on arrivera sans doute à susciter la communication et l'échange entre les deux par l'expression de chacun des individus.

C'est comme dans l'ensemble des rapports sociaux. Il me semble que la capacité de chacun au social est directement proportionnelle au pouvoir d'expression personnelle et d'autonomie atteint par chacun. Mon leitmotiv dans ma recherche sur l'amour et la paix, c'est "sois bien dans ta peau et tu respecteras celle des autres". Quand les gens ont une voiture neuve ils ont moins d'intérêt à heurter les autres...

Personnellement, je doute beaucoup de la valeur des échanges, à long terme surtout, qui ne sont pas d'abord le résultat de l'expression spontanée et dynamique des individus en situation d'échange. La base du dialogue d'un couple, je la sens dans l'intensité de l'expression propre des deux individus. C'est le principe des vases communicants par le haut; on rejoint l'autre à déborder de soi-même. On peut déborder de soi-même, par un mets qu'on a préparé, par une intervention sociale dans un milieu donné, par une caresse qu'on a faite dans un grand élan, par un regard doucement profond qui va chercher l'autre avec le désir de lui faire sentir qu'on est bien en soi avec lui ou avec elle, par toute chose qu'on a faite et pour laquelle on se fait dire des paroles délicates, ainsi de suite.

C'est dans la mesure où l'on croit à l'importance, dans l'amour et les rapports sociaux en général, de l'expression personnelle, que l'on peut réclamer des conditions sociales appropriées, et en particulier des chances égales d'accès pour la femme et pour l'homme aux divers modes d'expression d'une personne se développant en société.

C'est pourquoi surtout une des manifestations les plus importantes de l'amour me paraît être l'éveil constant à l'expression de l'au-

tre. Presque chaque jour on peut se demander si l'on a été soi-même obstacle ou avantage à l'expression de l'autre. Et que l'on ait été obstacle ou avantage, il faut se le dire. Là se construit la connaissance lucide de l'amour.

Le langage de l'autonomie répugne à ces formules traditionnelles si communes entre amoureux, telles que "je suis à toi", "sans toi, je suis rien", "tu es ma vie". De telles formules expriment un romantisme artificiel ou masquent souvent l'exploitation de l'autre, sous l'apparence trompeuse du don et du sacrifice. On se donne à l'autre pour pouvoir exister par lui ou par elle. On se sert de l'autre comme valeur de rachat à l'insuffisance de son propre développement. La possessivité en est une manifestation et les amoureux possessifs recourent effectivement aux formules citées.

Le langage de l'autonomie dirait plutôt: "Avec toi, je suis davantage", signifiant au fond: "j'étais quelqu'un avant toi, mais avec toi j'ai senti que je pouvais être davantage encore, que je pouvais aller plus loin en moi, et qu'à deux on devenait l'un pour l'autre un multiplicateur d'être."

L'AMOUR, MOYEN de développement

En guise de conclusion à ce résumé, je veux insister sur une chose: la vie du couple ne peut être qu'une vie d'amour. La vie de famille ne peut être qu'une vie d'amour. Or l'amour n'est pas affaire de pur instinct, d'habitude, de routine. Ce n'est ni un rêve, ni un idéal, ni même un sentiment. C'est quelque chose d'organique qui commande un certain ordre, individuel et collectif, de DEVELOPPEMENT HUMAIN. C'est une source d'énergie de la nature qui agit comme force de rassemblement des éléments de la vie, en utilisant des ressources comme l'autonomie personnelle, l'égalité de fait entre les personnes, l'apprentissage des relations humaines, le goût de la personne, l'action complémentaire de l'homme et de la

femme en toutes choses. Bien d'autres moyens de l'amour encore sont inscrits dans la nature humaine: la tendresse, la capacité de dire oui à la vie, l'utilisation positive des différences, voire même de ce qui est contraire, entre les êtres et au sein de la vie, comme le Noir et le Blanc, l'Occident et l'Orient, le jour et la nuit, l'ordre et le désordre, les liquides et les solides, etc. L'homme et la femme sont au coeur d'un univers fécondé par l'ambivalence, qui est l'une des expressions les plus tangibles de la vie organique de l'amour.

La famille est un lieu idéal pour le développement de l'amour, à cause surtout de la permanence et de la quotidienneté des rapports de développement entre les membres de la famille et à condition d'y croire et d'y investir les ressources sociales requises. Pour ce faire, il y a une véritable révolution des mentalités et de l'ordre établi à opérer dans notre société. Mais je ne me fais pas d'illusion sur l'avènement prochain de cette révolution, car le nouvel ordre social qu'elle suppose n'est pas pour demain. Ce que je redoute le plus pour l'avenir, c'est que des mâles narcissiques continuent d'organiser la société en dépersonnalisant de plus en plus les individus et en refusant de s'appuyer sur la complémentarité de l'homme et de la femme. Il y a même lieu de penser qu'ils tenteront de remplacer la femme au plan de la fécondité, par des éprouvettes, comme on le fait depuis des siècles, à d'autres plans, par des systèmes mâles de toutes sortes. Cela ne serait qu'un pas de plus dans une démarche vieille comme l'histoire, celle du Narcisse-homosexuel, latent ou manifeste, qui se sert de la vie humaine pour se contempler à travers des objets, plutôt que de se reconnaître comme personne et de partager la vie d'égal à égal entre les personnes, entre l'homme et la femme surtout. C'est peut-être cela la forme la plus pernicieuse de ce que l'on a appelé la faute originelle et qui semble s'être incarnée dans l'histoire à demeure, pourrissant la vie par la mort de l'autre. L'autre, c'est peut-être avant tout la femme, la personne et avec elle tous ceux qui ne veulent pas être réduits à l'état d'objets par des mâles au pouvoir!

NOTRE SOCIÉTÉ EST-ELLE ANTI-FAMILIALE?

une interview de **Léo Cormier***

RELATIONS: Quels seraient, pour vous, actuellement, les problèmes majeurs de la famille?

L. Cormier: D'abord, on peut dire, je pense, que notre société, probablement sans s'en rendre compte, est en train de devenir anti-familiale. On accuse les familles, parce qu'elles n'ont plus d'enfants, parce que les époux se séparent etc. Mais ce ne sont pas les familles qui veulent que ce soit comme ça. Tout semble jouer contre la famille. Par exemple, c'est beaucoup plus facile aujourd'hui de se séparer que de se raccorder. Un couple qui veut se séparer a de nombreux professionnels à son service; un couple qui veut se raccorder n'en a pas ou presque pas. La famille ne possède plus les outils pour se bâtir. On se tourne vers les gouvernements. Or les gouvernements n'ont pas de politique familiale.

*Depuis onze ans, Monsieur Léo Cormier, ex-débardeur, est conseiller social dans la zone grise de Montréal. Prochainement, il entrera au CSSMM (Centre de Services Sociaux du Montréal Métropolitain) comme agent des relations extérieures. Président de la Ligue des Droits de l'homme, membre de l'exécutif du Centre communautaire juridique de Montréal, de l'Office municipal d'habitation de Montréal, du Conseil de pastorale du diocèse de Montréal, du Conseil des affaires sociales et de la famille, d'une commission du Conseil supérieur de l'éducation, il est aussi — et par-dessus tout, aime-t-il dire — père de famille.

RELATIONS: Auriez-vous des exemples qui prouvent ce dernier point?

L. Cormier: On n'a qu'à repasser tous les ministères, les uns après les autres. Les structures n'admettent aucune participation. Un malade, aujourd'hui, appartient aux professionnels de la santé. Ni lui ni sa famille n'ont un mot à dire, alors que la responsabilité leur revient à eux d'abord. Les vieillards sont mis sur la voie d'évitement, alors qu'ils sont souvent encore capables de rendre service à la société. L'habitation est anti-familiale. On construit des "bachelors": Montréal est une ville pour individus seulement. Aucune politique d'habitation pour les jeunes ménages: on devrait les aider à se loger sans qu'ils soient obligés de s'endetter. La rénovation urbaine se fait sans consulter les principaux intéressés: ceux qui auront à vivre dans ces logis rénovés. On leur fait de petites cuisines, alors que les Canadiens français, pour la plupart, aiment les grandes cuisines. Et on relogé les gens sans les préparer à ce changement qui bouleverse leur vie. C'est ce qui est arrivé à Mirabel. On ne tient pas compte de l'élément humain.

J'ai parlé de la santé et du bien-être. Je pourrais dire la même chose du travail et des loisirs. Aucune préoccupation de la famille dans notre politique du travail. Une enquête a montré que 80% à 85% des travailleurs ne trouvent pas à s'épanouir dans leur travail. Il faudrait alors que leur épanouissement ils le

trouvent au foyer, dans leurs temps de loisirs. Mais, là encore, on ne se préoccupe pas de faire coïncider les vacances des divers membres de la famille. Jusqu'à ces derniers temps, on ne s'occupait que des vacances des enfants, qu'on envoyait dans des colonies de vacances, séparés du reste de la famille. Les camps familiaux ne viennent que de commencer et sont l'oeuvre d'entreprises privées.

S'ils est un endroit où l'on devrait trouver une préoccupation familiale, ce devrait être au Ministère des affaires sociales, l'ancien Ministère du bien-être et de la famille. Or, il n'en est rien. On a des préoccupations sociales, oui; familiales, non. On a tout fusionné dans un même super-ministère en prétendant que la famille y gagnerait. C'est le contraire qui est arrivé. Il faudrait que tous les ministères aient une préoccupation familiale. Et encore! Il faudrait un Ministère de la famille, ou, au moins, un ministre d'Etat chargé de la famille.

RELATIONS: Vous seriez favorable à ce retour en arrière?

L. Cormier: Le Ministère des affaires sociales en a trop: la santé, le bien-être et le service social. S'occuper de la famille devient pour lui un luxe. En fait, sa seule préoccupation de ce côté-là, ce sont les allocations familiales. Et ça n'implique aucune participation des citoyens. C'est comme le Ministère de l'éducation: on veut faire partici-

per les parents, mais c'est trop gros, trop compliqué. Les gens ordinaires ne se retrouvent pas là-dedans. A la cour, c'est la même chose. On parle d'instituer un tribunal de la famille. Reste à voir ce que seront les juges et les avocats, quel genre de préoccupation familiale ils auront. Actuellement, à la cour, c'est affreux. De 25 à 30 causes de divorce passent chaque jour au palais de justice de Montréal. Les personnes sont des numéros. Au Québec, on a presque autant d'enfants placés en foyer nourricier que dans tout le reste du Canada ensemble. Pourquoi cela? Et tout ça coûte des fortunes! Le budget du Québec est d'environ 5 milliards. Là-dessus, 30% vont à l'éducation et 42% à la santé et au bien-être; soit presque les trois-quarts pour deux ministères qui ne sont pas rentables à court terme.

RELATIONS: Vous venez de faire un peu le procès des différents ministères et de démontrer l'absence généralisée de politique familiale. Mais, à votre avis, que devrait faire le gouvernement?

L. Cormier: Deux choses surtout. Avoir, au niveau de chaque ministère, des responsables qui ont le souci d'aider la famille et qui sont prêts, en plus, à travailler ensemble et avec les gens. Ensuite, coordonner les services des différents ministères, décroiser les professions. Parfois on a des professionnels de deux ou trois ministères qui travaillent auprès d'une même famille et qui n'ont, entre eux, aucun contact, l'un ignorant complètement ce que fait l'autre. Pourtant, dans une situation concrète, tout se tient. La santé, par exemple, est une conséquence. Pour s'en occuper efficacement, il faudrait aller aux causes. Les causes, ça peut être les conditions de travail, ou de logement, ou d'alimentation.

RELATIONS: A plusieurs reprises, vous avez déploré le manque de participation des familles aux politiques qui les concernent. Quelles seraient les possibilités concrètes, pour les parents, de participer? A quelles conditions pourraient-ils le faire?

L. Cormier: A la condition d'être revalorisés dans leur rôle de père et de mère. Pour participer, il faut avoir conscience d'être quelqu'un.

Or, aujourd'hui, le rôle tant du père que de la mère est déconsidéré. Le père est traditionnellement chez nous le pourvoyeur. C'est son rôle quasi unique. Quand il ne travaille pas, qu'il ne peut plus être le pourvoyeur, il n'est plus rien. Quand, en plus, il n'a pas d'instruction, que tous ses enfants en savent plus long que lui et que — comme cela arrive — le chèque du bien-être est fait au nom de sa femme, que lui reste-t-il de dignité, de conscience d'être quelqu'un? Rien. Le seul endroit où un tel homme peut se sentir valorisé, c'est à la taverne. Là il commande au garçon, là on l'écoute sans lui poser de questions indiscrettes. Pour la mère, on cherche maintenant à lui faire croire qu'elle doit sortir du foyer pour s'épanouir. C'est grave. Je ne prétends pas qu'une femme doive rester enfermée tout le temps à la maison, comme une esclave; mais il lui faudrait trouver quand même l'essentiel de son épanouissement au foyer. — Mais c'est toute la société actuelle qui est dévalorisante pour la personne. Car tout est trop gros. En cour, un accusé ou un témoin ne peut pas parler au juge; il n'a pas le langage qu'il faut. Je suis moi-même allé en cour comme témoin. Je croyais rendre service à la justice. Or j'ai été traité avec le dernier mépris. J'arrive là, personne pour me recevoir, pour me dire où aller, quoi faire. Je suis perdu au milieu d'un tas de monde. Quand, enfin, après une heure d'attente, mon tour vient de comparaître, le juge et les avocats se mettent ensemble sur mon dos pour me "fourrer"! Est-ce comme ça qu'on devrait traiter quelqu'un qui vient rendre service à la société?

RELATIONS: Est-ce que les conseillers sociaux et les autres spécialistes dans le domaine social peuvent aider les familles à participer?

L. Cormier: Ils devraient pouvoir le faire. C'est leur rôle. Mais, encore ici, les politiques sont décidées en haut et appliquées en bas. En haut, on a bonne volonté, on veut bien faire, mais on est trop loin de la réalité. Les politiques devraient être pensées en bas, portées en haut, puis ramenées en bas. Avant d'établir une politique, on devrait consulter non seulement les conseillers sociaux, mais les autres professionnels et toutes les personnes concer-

nées. Aux membres des Conseils officiels (Conseil des affaires sociales, du bien-être, etc.) on pose des questions, mais des questions d'ordre très général et qui présupposeraient d'abord des études poussées.

RELATIONS: Entre la famille, à la base, et les services gouvernementaux, au sommet, il y a les organismes familiaux. Quel est leur rôle?

L. Cormier: Les organismes familiaux font face à deux problèmes principaux: la collaboration entre eux et le financement. Chacun de ces Mouvements est une sorte de petit royaume qui tient mordicus à son autonomie. Cette attitude empêche certains fusions qui pourraient être rentables. D'un autre côté, tous ont de la misère à vivre. Le gouvernement devrait leur octroyer certaines subventions, soit directement, soit par l'intermédiaire des agences. Mais, là encore, il y a des préjugés de part et d'autre. Les Mouvements familiaux se méfient des agences de service social et vice-versa. Il faudrait surmonter ces préjugés. Qui va commencer? Peut-être le Ministère des affaires sociales pourrait-il faire quelque chose. Mais il est trop pris par l'immédiat.

RELATIONS: Au Conseil des affaires sociales et de la famille, est-ce que les Mouvements familiaux sont représentés? S'ils le sont, est-ce que cette représentation les satisfait?

L. Cormier: Les organismes comme tels ne sont pas représentés. Ceux qui sont nommés au Conseil des affaires sociales le sont, après consultation sans doute, mais à titre individuel. Sur quinze membres, deux personnes, deux femmes représentent la famille. Les autres représentent le milieu syndical, le milieu professionnel, le milieu agricole etc. A ce compte, les organismes, bien sûr, s'estiment insuffisamment représentés. Cependant, le Conseil tout entier peut être saisi parfois de questions se rapportant directement à la famille. Présentement, sur trois questions qu'on nous demande d'étudier, la première porte précisément sur les organismes familiaux: que sont-ils, comment

pourrait-on les aider? Les deux autres questions portent sur les comités de citoyens et le revenu minimum garanti. Pour faire des recommandations au ministre - le Conseil a un rôle purement consultatif - il nous a fallu rencontrer les Mouvements familiaux. Ces Mouvements, nous avons pu le constater, sont trop divisés pour être forts. Dans le milieu défavorisé, leur impact est nul. Ils rejoignent une certaine classe moyenne. A ce niveau, ils pourraient s'organiser pour définir, par exemple, ce que serait une famille idéale qui se prend en charge et faire de la publicité autour de ça. Mais la plupart n'en ont pas les moyens: ils doivent passer la moitié de leur temps à équilibrer leur budget et à se demander comment survivre au plan financier.

RELATIONS: Croyez-vous que l'Eglise a encore un rôle à jouer auprès de la famille?

L. Cormier: Sans aucun doute. Les Mouvements familiaux ont été, pour la plupart, des initiatives de l'Eglise: le Service de préparation au mariage, le Service d'orientation des foyers, les Foyers Notre-Dame etc. Je reproche à l'Eglise d'avoir lâché. L'Eglise devrait embarquer de nouveau. On a besoin d'elle. On pourrait avoir des prêtres de famille, comme on a des médecins de famille; c'est-à-dire des prêtres qui sont à la disposition des familles, qui rencontrent les parents et les enfants, ensemble et séparément, dans le but de les aider à solutionner leurs problèmes de famille. C'est l'Eglise qui lance "Chantiers '75", et, comme catholique, j'en suis doublement heureux: d'abord parce que ça porte sur la famille, ensuite parce que c'est l'Eglise qui en a l'initiative.

RELATIONS: Comment voyez-vous les rapports entre la famille, l'organisation des familles et la politique?

L. Cormier: Il faut d'abord amener les gens à prendre conscience que la politique intervient partout dans leur vie, jusque dans les détails de leur quotidien; que, par conséquent, la politique, c'est leur affaire; que la politique, aujourd'hui, ce n'est pas un problème de structures, mais de personnes; que, enfin, par leur participation, ils peuvent assainir la politique. Mais il

faut bien avouer que ces idées-là sont loin d'être vendues à nos gens. Car notre société est une société de gens assis, individualistes, surtout chez la classe moyenne qui est la majorité. Leur seul souci, c'est de garder ce qu'ils ont. Les intérêts de la collectivité ne les intéressent pas. S'ils se réveillaient, ces gens-là, le gouvernement marcherait; car ce serait important du point de vue électoral. Actuellement, le gouvernement trouve son profit à les garder comme ils sont.

RELATIONS: Dans les rapports du Conseil économique du Canada, la famille, jusqu'ici, tient peu de place. Existerait-il quelque chose d'équivalent au Québec, mais qui tiendrait compte de la famille comme facteur de l'économie?

L. Cormier: Là-dessus mon raisonnement est bien simple. J'ai dit tantôt que 72% du budget du Québec allait à l'éducation et aux affaires sociales; il y a peut-être seulement 4 ou 5% qui est vraiment consacré à l'économie. Si, par les moyens que j'ai suggérés, on pouvait prélever 10% sur le 72%, et l'attribuer à l'économie, cela ferait 14 ou 15%: de quoi prévenir et changer un tas de choses surtout en période de grand chômage. Avec la hausse constante du coût de la vie, les gens ordinaires n'ont qu'un souci: s'assurer à court terme de quoi vivre. Dans des conditions comme celles-là, toute politisation est impossible. Il faut d'abord trouver des solutions à court terme avant de proposer quoi que ce soit d'autre.

RELATIONS: Quelle idée les jeunes d'aujourd'hui se font-ils de la famille?

L. Cormier: Les jeunes, évidemment, subissent l'influence de ce qu'ils voient. S'ils se marient, ils ont peu d'enfants. Au point de vue connaissance des problèmes de la vie familiale, ils n'en ont pas plus que nous et ils feront les mêmes erreurs que nous. Ils parlent beaucoup de sexualité, mais la psychologie du couple, ils n'en savent pas grand-chose. Quand un gars traite une fille comme si elle était un garçon, je me pose des questions. Il va falloir enseigner plus que le sexe...

Tant qu'on n'aura pas de politique familiale, les jeunes ménages vont

loger dans des "bachelors": ce qui veut dire qu'ils n'auront pas d'enfants pendant un certain nombre d'années. En auront-ils ensuite? Quand on a pris l'habitude de n'en pas avoir, l'enfant apparaît de plus en plus comme un embarras. Souvent, aussi, les jeunes mariés n'ont pas d'enfants parce qu'ils commencent leur vie conjugale criblés de dettes: dettes d'études, de maison, de ménage. Ce qui les oblige à travailler tous les deux. Mais il y a des faits encourageants. La nouvelle génération, je pense, sera moins exigeante que nous au plan matériel; cela me frappe de voir le grand nombre de jeunes couples qui veulent s'en aller vivre à la campagne, sur une petite terre, pour fuir la vie folle de la ville. Il y a quelque chose de sain là-dedans!

RELATIONS: Pour finir, parlons un peu de la dénatalité.

L. Cormier: Il paraît qu'on a fini de descendre la côte et même qu'on commence à la remonter. Le problème se réglera, je pense, dans la mesure où la famille se trouvera dans des conditions qui la favorisent. Et, parmi ces conditions, il n'y a pas seulement l'argent. Le logement y est pour beaucoup. A mesure que la société change, les quartiers défavorisés se déplacent. La pauvreté suit l'âge des maisons. A Montréal, ce sont nos villes-dortoirs actuelles qui seront demain nos quartiers défavorisés, tandis que le centre-ville, que l'on aura entre-temps rénové, redeviendra un quartier riche. Il faut prévoir ces déplacements et assurer aux gens les services qui leur conviennent à eux, et non pas à la classe de gens qui se trouvait là avant eux.

Moi, j'ai bon espoir qu'on va s'en sortir. Je compte sur les jeunes. Et sur tous ceux que préoccupe le problème de la famille. Il y en a beaucoup. Mais ils ne se connaissent pas. Si un organisme pouvait donc prendre le leadership et amener tous ces gens à allumer leur allumette ensemble! Moi, j'allume la mienne ce matin. Mais je suis tout seul. Au départ, il suffirait que nous soyons quelques-uns. Avec du dynamisme et un peu d'imagination, nous pourrions faire énormément. De toute façon j'ai confiance!

La famille et l'école: un contrat pédagogique à redéfinir

par Emile ROBICHAUD*

**"C'est le tissu vivant
qu'il faut recréer."**

Gabriel Marcel

Le mythe du "politico-social" a sapé les assises mêmes de la société québécoise qui, de rurale qu'elle était, s'est urbanisée à un rythme tellement rapide qu'elle n'a pas pu transposer dans son nouveau contexte les valeurs fondamentales qui avaient assuré sa survie. Démunie, abasourdie, la famille québécoise a subi les assauts des idéologies contemporaines qui l'ont fortement ébranlée.

La révolution tranquille, elle aussi "annexée" par les courants idéologiques, a administré à la famille quelques bons coups de boutoir, si bien que les Québécois en sont arrivés à trouver "bizarre" le comportement des néo-québécois chez qui ils observent des modes de vie familiale qui furent pourtant leurs il y a à peine une décennie!

Le mythe du "politico-social"

A lire et à écouter les Québécois qui parlent et écrivent, le citoyen moyen en arrive à croire que toutes les solutions à tous les problèmes résident dans "le politique" et "le social". Cette obsession, qui menace la notion même de culture à laquelle elle tend à substituer celle d'actualité, sous-tend presque toutes les

démarches collectives de la société québécoise. A preuve, l'idéologie de la Centrale des enseignants du Québec (CEQ) qui voit, dans les écoles, une terre d'élection pour les luttes politico-sociales des "travailleurs de l'enseignement". A cette conception étroite de la société et de l'Homme, il faut opposer les témoignages de deux hommes qui ont bien connu les régimes politiques qu'engendre l'obsession du politico-social. Le premier, Alexandre Soljenitsyne écrit, dans *Août 14*:

"Mais, dites-moi, pensez-vous qu'un ordre social idéal soit possible? Vasonofiev jeta à Isaac un regard plein de douceur. Oui, ce regard fixe, inflexible, détaché, pouvait être aussi plein de douceur, comme sa voix. Parlant bas, avec des pauses, il dit:

"Il y a quelque chose de plus important et de plus fondamental que l'ordre social, c'est l'ordre intérieur. Il n'y a rien, mais rien qui soit plus précieux pour l'homme que son ordre intérieur. Pas même le bien des générations futures." (1)

Le second, Arthur Koestler, décrit dans *Hiéroglyphes*, ceux qu'il appelle "les justes":

Qu'est-ce que ces individus avaient en commun? Ils n'étaient "pas distingués par le rang ou la fonction". Ils occupaient les situations les plus variées. Ce n'étaient pas des fanatiques du régime.

C'étaient des gens, qui lorsque je me sentais perdu et prêt à désespérer, me rendirent ma foi dans l'Union soviétique. Ils créaient autour d'eux de petits îlots d'ordre

et de dignité dans un océan absurde et chaotique. Quel que fût le domaine de leur activité, leur influence se communiquait à leur entourage. C'est l'ensemble de ces îlots humains éparpillés sur tout le territoire des Soviets qui maintient sa structure cohérente et l'empêche de se désintégrer.

Ces hommes, qu'ils soient communistes ou non, sont des "patriotes" soviétiques au même titre que ceux de la Révolution française. Ce ne sont ni des héros ni des saints, et leurs vertus civiques sont toutes en contradiction avec le régime qu'ils servent. Ils sont mûs par un sentiment de responsabilité; ils font preuve d'initiative et d'indépendance de jugement, là où la norme est l'obéissance aveugle; ils sont loyaux et dévoués à leurs semblables, dans un monde où la loyauté n'est due qu'à ses supérieurs et le dévouement qu'à l'Etat. Ils possèdent un honneur personnel et une inconsciente dignité de conduite, alors que ces mots sont tournés en dérision.

Bien qu'il en existe des milliers, ils constituent une petite minorité et sont les premières victimes de toutes les épurations. Pourtant, leur espèce ne s'éteint pas... Ils représentent le triomphe de la substance humaine indestructible sur un milieu déshumanisant. (2)

Le lecteur me pardonnera ces longues citations mais je les crois essentielles à notre propos, d'autant

1. Soljenitsyne, Alexandre, *Août 14*, (Le Seuil) p. 336.
2. Arthur Koestler, *Hiéroglyphes*, cité par Quentin Ritzén, *Les Nervures de l'Etre*, pp. 381-382.

* Directeur, Ecole secondaire Louis-Riel, Montréal.

plus qu'elles ont valeur de témoignages. Cet "ordre intérieur" dont parle Soljenitsyne, ce "sentiment de responsabilité", cette "initiative" et cette "indépendance de jugement", cette loyauté et ce dévouement à ses semblables, cet "honneur personnel" et cette "inconsciente dignité de conduite" dont parle Koestler ne sont-ils pas les objectifs de l'éducation que beaucoup de parents veulent donner à leurs enfants?

Voilà ce dont tous les éducateurs dignes de ce nom doivent prendre conscience, et ce malgré l'évidence que "ces mots sont tournés en dérision" et que "leurs vertus civiques sont toutes en contradiction avec le régime qu'ils servent" et, ajouterais-je, avec les idéologies qu'on voudrait leur faire servir.

Une conception humaniste de l'éducation

Une certaine idéologie reproche au Rapport Parent d'avoir voulu asservir les écoles à l'industrie pour laquelle elles auraient préparé une main-d'œuvre soumise et compétente. C'est prêter beaucoup de perspicacité à une entreprise qui en a beaucoup manqué! L'école issue du Rapport Parent est victime du cancer. En effet, cette école, de par sa conception même, est vouée à "l'instruction" des jeunes et à une instruction parcellaire, compartimentée et fragmentaire. Elle exalte le "rythme individuel", le choix "personnel" d'options, avec le résultat que l'école n'est plus qu'un amas de cellules individuelles, qu'un tissu cancéreux. Un organisme vivant se compose de cellules qui forment des tissus, lesquels composent les organes nécessaires à la complexité et à l'unité du vivant. L'école "cancéreuse" est victime de la prolifération désordonnée et anarchique des cellules individuelles, comme la famille d'ailleurs, soumise aux mêmes pressions anarchisantes.

Pas plus que l'école, la famille ne peut demeurer vivante si ce processus de "cancérisation" se poursuit. Il s'agit, en fait, de "recréer le tissu vivant" comme l'écrivait

Gabriel Marcel. Pour ce faire, l'école doit se donner des objectifs autres que la seule "instruction" des individus. Elle doit, à mon avis, viser:

1. à l'apprentissage du sens des responsabilités;
2. à l'apprentissage du respect des autres;
3. à l'éducation du goût du travail bien fait;
4. à l'apprentissage de la rigueur dans la pensée et dans l'expression;
5. à la formation du jugement pratique;

tous ces apprentissages devant contribuer à l'édification de "l'ordre intérieur" dont parlait Soljenitsyne. C'est une conception de l'éducation et de l'école: ce n'est pas la seule.

Une école vivante dans un système pluraliste

Cette conception humaniste de l'école et les objectifs que nous lui fixons appellent un mode d'organisation autre que l'actuelle "individualisation". Il faudra recréer, à l'école; des groupes d'appartenance, sacrifier, s'il le faut, "l'éventail des options" à la vie de groupe et redéfinir la philosophie des maisons d'éducation en tenant compte des désirs des parents, ce qu'on n'a pas fait souvent depuis dix ans!

Nous l'avons fait, chez nous, à Louis-Riel et n'avons eu qu'à nous féliciter de l'appui et de l'intérêt des parents.

Cette notion de "pluralisme" des écoles me semble la clé de voûte de toute réforme respectueuse du droit des gens. Il est en effet regrettable que la notion "d'école privée" corresponde au Québec à celle de "liberté de choix". En effet les parents qui n'acceptent pas la conception de l'éducation retenue par les écoles publiques doivent en retirer leurs enfants. Pourtant une conception vraiment démocratique de l'organisation devrait susciter l'avènement d'un authentique pluralisme des maisons d'enseignement au sein même du réseau public. Pourquoi, surtout dans les grandes villes, n'en arriverait-on pas à offrir aux parents

un véritable choix, en vertu duquel, les écoles offriraient diverses philosophies de l'éducation, et les modes d'organisation pertinents? Il s'agit là d'un droit élémentaire des parents, qu'ils devraient pouvoir exercer du sein du secteur public, avec tous les aménagements que cela implique. Autrement, toutes les belles déclarations portant sur la collaboration famille-école resteront des vœux pieux. Cette collaboration suppose, à la base, une entente fondamentale quant à la conception que se font les parents et les maîtres de l'éducation à donner aux enfants. Les parents doivent exiger que l'école respecte l'éducation donnée à la maison et ne contredise pas l'échelle des valeurs qu'ils ont voulu transmettre à leurs enfants.

Dans une société pluraliste comme la nôtre, les échelles de valeurs sont plus variées, d'où la nécessité urgente de créer un réseau d'écoles publiques qui respecte ce pluralisme. Autrement, les parents et les maîtres continueront de s'affronter, ou de s'ignorer, au détriment des enfants et de leur éducation.

En effet, si des parents acceptent les objectifs que nous avons, précédemment, voulu fixer à l'école, ils se heurteront bien sûr aux enseignants qui valorisent la créativité et la libre expression plutôt que l'éducation du goût du travail bien fait et l'apprentissage de la rigueur dans la pensée et dans l'expression. L'école qui met l'accent sur l'apprentissage du sens des responsabilités et du respect des autres s'organisera autrement que celle qui met l'accent sur la spontanéité.

Un contrat pédagogique à redéfinir

Il existe un "contrat pédagogique" comme il existe un contrat social. Faute de l'avoir compris et d'en avoir respecté les termes, beaucoup de nos écoles sont devenues le lieu de batailles idéologiques. D'une part des familles, regroupées en associations, attaquent souvent les écoles "en général" et les associations d'enseignants, à leur tour, répliquent "en général". Le temps est

venu, me semble-t-il, de respecter ce fameux pluralisme dont on a tant parlé. Avant de songer à engager les parents dans la "cogestion" des écoles, il faudrait, d'abord, leur donner la chance de dire quel type d'école ils désirent et respecter ces désirs en acceptant que le réseau public soit vraiment pluraliste et que les parents puissent y exercer un véritable choix.

Une fois ce droit fondamental acquis, les parents pourront dialoguer avec des éducateurs qui partageront leur philosophie de l'éducation, quelle qu'elle soit. Ainsi cesseront les querelles qui opposent, au sein d'une même école, les tenants de philosophies de l'éducation souvent opposées. Quand les parents sentiront que l'école poursuit vraiment l'oeuvre d'éducation amorcée à la maison, m'est avis qu'ils s'engageront plus à fond dans une collaboration continue avec l'école. Mais tant et aussi longtemps que des éducateurs pourront se permettre de défaire à l'école ce qui se construit à la maison, les parents se méfieront de l'école et craindront d'y venir ou, qui plus est, inscriront leurs enfants à l'école privée.

Ceux qui reprochent aux parents de vouloir transmettre à leurs enfants les valeurs qu'ils respectent, ne sont pas des éducateurs. Ce sont des idéologues. Les vrais éducateurs agissent autrement: ils acceptent de discuter avec les parents des valeurs à transmettre. En ce faisant, ils font preuve de respect: c'est ce qui distingue les éducateurs des idéologues.

Ce sont les éducateurs, parents et maîtres, qui doivent redéfinir le "contrat pédagogique", dans le respect du pluralisme et des enfants. Autrement tout dialogue en sera un de sourds, comme l'attestent tant de réunions où s'affrontent des gens qui devraient pourtant collaborer.

Une société adulte doit accepter le pluralisme de ses institutions. C'est le critère premier de la maturité sociale.

UNE CERTAINE ÉTHIQUE FAMILIALE:

richesses et ambiguïtés

par Guy Bourgeault

Dans le livre, publié par l'Office de catéchèse du Québec pour *Chantier '75*, j'ai eu l'occasion d'exposer sommairement l'histoire de la théologie de la famille dans ses rapports avec la société (1). Ce détour historique sur le thème *Famille et société à la lumière de l'évangile* me permettait alors de faire apparaître certains enracinements particulièrement importants de la théologie de la famille encore enseignée, et de la morale qui en découle; de manifester également l'étonnante omission de certaines références évangéliques pourtant capitales; de poser, finalement, en fonction de l'aujourd'hui de la vie chrétienne en Eglise, "quelques questions souvent escamotées" concernant le rôle idéologique que peut jouer et que joue, de fait, une certaine théologie de la famille et de la société.

Sans reprendre ici cette démarche, je voudrais en reprendre certains éléments dans une analyse un peu plus serrée de l'éthique familiale traditionnelle, puis tenter de commencer au moins de répondre à certaines questions formulées dans l'essai mentionné.

Enracinements et conditionnements

On parle souvent, surtout dans les cercles ecclésiastiques, de la

1. *Famille et société*, Montréal, Fides, 1974, "Famille et société à la lumière de l'évangile: quelques questions souvent escamotées", pp. 54-69.

morale conjugale, de la morale familiale, de la morale sociale... comme s'il n'y avait pas, dans les divers aspects et domaines de la vie humaine ainsi évoqués, un réel pluralisme tant au niveau des conceptions ou des visions et des systématisations qu'à celui des comportements. Ou comme s'il n'y avait qu'une systématisation valable et, partant, universellement valable pour tous les temps. Je préfère, quant à moi, parler d'une certaine éthique familiale: celle, concrètement, qui nous fut enseignée et qui demeure le référent habituel des discours ecclésiastiques, des encycliques pontificales et des décrets conciliaires aux homélies dominicales en passant par les livres de théologie morale et les cours de préparation au mariage.

Les **enracinements bibliques** de cette éthique sont évidents. Encore qu'il faille faire la part des relectures de la Bible qui ont été faites au cours des siècles, dans des situations socio-culturelles particulières et nouvelles d'âge en âge. On peut grouper sous quatre chefs les références bibliques privilégiées par cette éthique familiale -- et, me semble-t-il, dans l'ordre suivant:

1° *La relation parents-enfants exprimée en termes surtout d'autorité et d'obéissance.* - La référence première -- celle qui nous vient spontanément à l'esprit parce qu'elle a profondément marqué la catéchèse de notre enfance et les démarches pénitentielles qui lui étaient liées -- est certes le "Honore

ton père et ta mère" du décalogue (Ex 20, 12, Dt 5, 16). Puis le "et il leur était soumis", qui suit le récit de ce que l'on présentait parfois comme l'escapade ou la fugue de Jésus au temple (Lc 2, 51 -- on a insisté plus sur ce verset et sur le suivant: "Et Jésus grandissait en sagesse, et en taille et en grâce devant Dieu et devant les hommes", que sur l'épisode rapporté en Lc 2, 41-50 et sur sa signification, donnée au verset 49 lorsque Jésus déclare être d'abord consacré à son Père... verset auquel on ne référerait guère que pour légitimer la séparation de la famille par l'entrée en religion ou dans les ordres!). Enfin, le commentaire paulinien du commandement décalogal: "Enfants, obéissez à vos parents..." (Eph 6, 1 -- mais sans même évoquer Eph 5, 21 qui donne pourtant le sens de l'ensemble de la parénèse de Paul concernant la vie familiale et les rapports interpersonnels: "Soyez soumis les uns aux autres dans l'amour du Christ"; et le plus souvent sans rappeler Eph 6, 4: "Et vous parents, ne poussez pas vos enfants à bout...").

2° *La fécondité matrimoniale comme signe de la bénédiction divine.* - Ce thème permettait de valoriser les familles nombreuses; les vocations sacerdotales ou religieuses dans ces familles étaient vues comme manifestant la bénédiction divine et sa grâce spéciale. La référence fondamentale est ici le "Soyez féconds et multipliez..." qui accompagne la bénédiction donnée par Dieu à l'homme et à la femme dans le récit biblique de la création (Gn 1, 28).

3° *La stabilité matrimoniale assurée par la fidélité conjugale.* - En vue d'une éducation la meilleure possible des enfants, fils de l'Église... et aussi fils de la Patrie. La référence la plus constante, ici, est celle de Mt 19, 6 (qui renvoie d'ailleurs à Gn 2, 24): "Ce que Dieu a uni, que l'homme ne le sépare pas"

(cf. aussi Mt 5, 31-32 et 19, 3-12). Egalement -- et heureusement -- Eph 5, 31-32, sur l'union conjugale entre l'homme et la femme comme signe (sacrement) du mystère de l'union du Christ et de l'Église. Et, plus récemment peut-être, certains textes des prophètes de l'Ancien Testament utilisant l'allégorie conjugale pour faire entrer dans l'intelligence du mystère de l'alliance entre Yahvé et son épouse Israël appelée à se convertir, à se détourner de son infidélité adultère pour vivre elle-même de la fidélité de son Dieu.

4° *L'éducation chrétienne et la tradition de la foi.* Ce thème de la famille comme lieu de l'éducation première et de la tradition de la foi aurait pu se référer à quelques beaux textes de l'Ancien Testament (voir, par exemple, Dt 6, 20 et ss.). Son explicitation fut toutefois plutôt d'ordre philosophique et/ou d'ordre sociologique et psychologique. Dans les sermons et dans les catéchèses populaires, on se référerait volontiers à la sainte famille, celle de Jésus lui-même avec Marie et Joseph, en amplifiant les textes évangéliques étonnamment discrets.

Tels furent, me semble-t-il, les grands axes et les références bibliques principales de l'éthique familiale communément reçue.

Les accentuations propres à cette éthique familiale tiennent pour une large part à son **conditionnement socio-culturel**. Dans une société fortement hiérarchisée, où l'ordre économique et social est fondé sur la grande famille comme unité de production (agricole ou artisanale) et comme lieu fondamental de l'insertion dans la vie collective (le fils "illégitime", pour ne donner ici qu'un exemple, n'a guère sa place dans cette société et n'a pas droit au patrimoine familial), il est normal que l'éthique familiale ait insisté sur les valeurs d'autorité et

d'obéissance, de fécondité (la famille nombreuse avait effectivement de meilleures chances de prospérité sur le plan économique), de stabilité, de tradition. Il ne faut pas oublier que l'éthique familiale à laquelle nous référons ici a été élaborée à l'époque médiévale et post-médiévale.

De là, d'ailleurs, les choix qui ont été faits dans les références bibliques. De là, aussi, certaines omissions importantes de références proprement évangéliques. L'éthique familiale que je viens de décrire sommairement, en effet, emprunte davantage à l'Ancien Testament qu'au Nouveau. Certains conditionnements socio-culturels ont sans doute empêché l'accueil de ce que l'évangile, eu égard à la place et au rôle de la famille, a de révolutionnaire. Alors que l'appartenance familiale -- les liens de la chair et du sang -- avait une importance capitale pour l'ancien Israël, puisqu'elle était pratiquement la condition nécessaire de l'entrée dans l'alliance et de l'insertion dans l'histoire du salut, il en va tout autrement dans l'économie de la nouvelle alliance: compte désormais, non la naissance selon la chair, comme Jésus l'explique à Nicodème (cf. Jn 3, 1-6), mais la "naissance d'en haut", la régénération par la puissance de l'Esprit qui ressuscite Jésus d'entre les morts. Les liens de la chair et du sang ne sont pas abolis; ils sont cependant radicalement relativisés avec l'avènement du Royaume qui est l'oeuvre de l'Esprit.

On pourrait accumuler ici références et citations. A ceux qui "reçoivent" Jésus dans la foi, il est *donné* de devenir enfants de Dieu (Jn 1, 12) et d'être ainsi introduits dans une fraternité qui transcende les barrières des frontières familiales et nationales (cf. Ga 3, 28-29). "Qui est ma mère et qui sont mes frères? demande Jésus... Quiconque fait la volonté de mon Père qui est aux cieux, celui-là m'est un frère et une soeur et une mère" (Mt 12, 48-50). Cette instauration d'un ordre nouveau a, pour l'éthique familiale chrétienne, de très grandes conséquences. Jésus en indique quelques-unes: ses disciples doivent "quitter leur barque et leur père" pour le suivre (Mt 4, 22); ils doivent "laisser les morts

enterrer leurs morts" (Mt 8, 22); ils doivent assumer les risques et les conflits qui consommeront parfois la rupture de solidarités confortables et sécurisantes: "Le frère livrera son frère à la mort, et le père son enfant; les enfants se dresseront contre leurs parents... Je ne suis pas venu apporter la paix, mais le glaive; je suis venu opposer l'homme à son père, la fille à sa mère et la bru à sa belle-mère; on aura pour ennemis les gens de sa famille..." (Mt 7, 21 34-36). La "parenté chrétienne" (cf. Mt 12, 46-50 ou Lc 8, 19-21) peut exiger que l'on quitte "maison, frères, soeurs, père, mère, enfants ou champs" à cause de Jésus (Mt 19, 28-29) pour vivre une solidarité spirituelle nouvelle avec Dieu et avec les hommes rassemblés dans une nouvelle fraternité sans frontières!

La révélation évangélique introduit ainsi des perspectives neuves dont devrait tenir compte une éthique familiale qui voudrait être chrétienne: la relation fraternelle entre les hommes supprime les rapports d'autorité et d'obéissance, lesquels font partie de cette relation fraternelle fondamentale et, par conséquent, doivent être vécus sur le mode du service mutuel; la vraie fécondité est liée à l'accueil et à la pratique de la Parole de Dieu (cf. Lc 11, 27 s.); la fidélité dans les engagements d'une solidarité nouvelle compte davantage que la stabilité des institutions; etc. Ces perspectives profondément troublantes et "dérangeantes" n'ont guère été adoptées dans une éthique fortement marquée par un ordre socio-culturel donné et qui a cherché à confirmer cet ordre bien plus qu'à en contester les orientations souvent ambiguës.

Impuissances et ambiguïtés

Valable et "efficace" dans un ordre socio-culturel donné, cette éthique a révélé son impuissance et son inefficacité lorsque cet ordre

socio-culturel a été fortement ébranlé. Dans la mesure où on a conservé quand même les références fondamentales de cette éthique, on lui a dès lors fait jouer un rôle idéologique profondément ambigu. Je voudrais donner ici quelques illustrations de ces impuissances et ambiguïtés.

1^o *Une famille à l'image d'une société.* - La famille fut jadis le lieu premier et fondamental de toute la vie; elle avait alors quelque chose de totalisant et, reconnaissons-le, de totalitaire aussi. Tel n'est plus le cas: l'insertion de l'homme dans la société se fait aujourd'hui aussi par l'école, par le travail, par les choix de l'amitié, par les fonctions sociales et les rôles, par l'engagement dans des groupes divers. Par ailleurs, aujourd'hui comme autrefois, la société façonne la famille et définit ses rôles. Les explications données plus haut au sujet du conditionnement socio-culturel de l'éthique familiale traditionnelle le montrent, à mon sens, suffisamment. La société évoluant, la famille aussi a évolué; elle n'est plus aujourd'hui ce qu'elle était autrefois. Les valeurs d'ordre et d'autorité, de fécondité, de stabilité, de tradition, etc. n'y sont plus effectivement reconnues et vécues. Sauf, peut-être, dans quelques rares familles isolées et "retirées du trafic". Ainsi en est-il chez nous, me semble-t-il. Or l'éthique enseignée n'a guère changé. Aussi n'aide-t-elle guère à vivre un nouveau style de vie familiale qui connaît plus qu'autrefois les affrontements et, éventuellement, les ruptures, et qui fait appel moins à la solidarité des structures qu'à la force d'une rencontre interpersonnelle plus vraie ou, à tout le moins, plus explicite.

On pourra faire observer que l'éthique familiale à laquelle je me réfère s'est quand même adaptée aux situations nouvelles et qu'elle prône déjà depuis plusieurs années, par exemple, le dialogue conjugal et le dialogue parents-enfants. Mais le dialo-

gue n'est pas tout. Et encore faut-il, surtout, que le dialogue soit simplement possible et que les familles aient réellement les conditions requises pour l'exercer humainement. Ce qui n'est généralement pas le cas. De sorte que l'éthique familiale "rajeunie" ne convient guère qu'en milieux aisés et bourgeois.

2^o *La famille: rouage de la société?* - Il y a plus grave encore, cependant. L'utilisation d'une certaine éthique familiale sert les visées d'un ordre socio-économique qui fait de la famille un rouage de la société de consommation et un refuge facile, un lieu de retraite où il est possible d'oublier l'injustice et l'inhumanité de l'ordre social et économique existant. Je m'explique:

a. Lieu en quelque sorte premier et fondamental de la vie, lieu également du travail et de la production (de la création aussi parfois et, partant, d'une possible créativité), la famille est devenue cellule ou unité de consommation. Importe alors plus, du point de vue de la "santé économique de la nation" (!), la multiplication des petites unités de consommation que sont les familles nucléaires modernes, que la croissance - pas seulement par la "revanche des berceaux" - de milieux de vie épanouissants pour les personnes. La commercialisation de la "fête des mères" et de la "fête des pères" montre à sa façon comment les "vertus familiales" peuvent être exploitées pour servir certains intérêts économiques. Et il faudrait évoquer aussi la multiplication des petits logements des HLM, des voitures dites "familiales", des plans de crédit, etc.

b. Les mêmes visées économiques sont mieux satisfaites par la mobilité que par la stabilité. Il suffira d'évoquer ici le livre - profondément marqué par l'idéologie libérale - de Toffler, *le Choc du futur*, décrivant la civilisation du "prêt à porter"

et "jeter après usage". Du kleenex, on est rapidement passé à l'automobile et à l'habitation, dans ce processus de surproduction de choses qui ne doivent pas durer. Les nouvelles instances qui définissent et régissent l'ordre social n'ont plus besoin, pour servir leurs intérêts, de la stabilité matrimoniale et familiale. On a développé des modes "jeune" et apprivoisé le style *hippie*, drogue comprise, à des fins commerciales. Le divorce fut toléré, puis admis, voire considéré en certains milieux comme l'aboutissement normal de l'union conjugale après quelques années. Le concubinage immoral d'autrefois est devenu compagnonnage acceptable et accepté. Etc.

Tout n'est assurément pas négatif dans cette libéralisation des mœurs qu'évoquent les quelques exemples donnés: à bien des égards, elle a permis de faire leur juste place à la vie et à ses aspirations — à l'aspiration, par exemple, à une fidélité qui ne serait pas obligée et contrainte, mais qui jaillirait de l'approfondissement de l'amour. Mais cette évolution me paraît bien davantage *dirigée* par une idéologie libérale et par certains intérêts économiques que par une découverte de la liberté et de ses exigences.

c. L'utilisation idéologique d'une certaine référence familiale, dans ce contexte que je viens d'évoquer, devient terriblement ambiguë. L'idéologie libérale fait de la famille le lieu de l'amour et des relations interpersonnelles, le refuge de la liberté, etc. On délimite ainsi le terrain de la légitime créativité... pour n'avoir pas à s'embarrasser des rêves et des aspirations des individus et des groupes, de leur critique et de leur dynamisme créateur, de leur volonté de participer à la prise des décisions qui les concernent, etc. dans l'aménagement de la vie collective et dans l'établissement des règles du jeu dans la société.

A-t-on le droit de continuer à promouvoir une éthique familia-

le désormais inadaptée, compte tenu d'enjeux proprement éthiques nouveaux, et qui sert de paravent et de légitimation idéologique à la recherche de profits économiques pour quelques-uns — et ce, au prix du sacrifice des personnes, de leurs aspirations et de leurs solidarités les plus profondes? Qu'entend-on "sauver" ou "préserver" en agissant ainsi?

3° *Une société à l'image de la famille?* — Il est une autre ambiguïté que je tiens à dénoncer ici: celle de l'utilisation et de la transposition de certains éléments de l'éthique familiale traditionnelle au niveau de l'éthique sociale. Semblable transposition n'a rien d'étonnant, s'il est vrai que la société façonne toujours la famille à son image. Il importe toutefois de reconnaître que certain recours à la symbolique familiale pour comprendre les rapports sociaux, outre qu'il est à bien des égards illégitime, sert très bien certains intérêts. Ce recours masque les divisions, minimise l'importance des conflits, énerve les forces combattives en présentant la société comme une grande famille — paroissiale, nationale, ecclésiale, universelle! — plutôt que comme le lieu où se livrent des luttes souvent féroces. L'éthique sociale et politique à laquelle cette perspective "familiale" permet de prendre forme laisse chacun démuné quand il doit se situer dans les divisions et les conflits de notre monde; elle vient simplement cautionner indirectement l'ordre établi en empêchant de démasquer ses désordres et ses injustices structurelles en démobilisant aussi ceux qui voudraient lutter efficacement contre ces désordres et ces injustices en vue de l'instauration d'un monde plus fraternel. Cette éthique, en effet, invite à miser plus sur le respect de l'ordre et sur la douceur de la patience que sur la soif de justice qui peut alimenter l'impatience éventuellement violente des agents d'une transformation sociale radicale.

Risques et espoirs

Les paragraphes qui précèdent pourraient aisément induire au pessimisme et à la retraite. Mais la voie de la retraite, à mon sens, ne saurait conduire qu'à la mort. Concrètement, pour l'avenir de l'homme et de la famille qui nous intéresse ici, le ghetto serait proprement mortel. Car la famille est et sera "faite" par la société. C'est pourquoi il faut choisir et emprunter la voie du grand large et de ses vents, de ses risques. La famille n'a pas d'avenir plus assuré et n'aura pas d'avenir meilleur que la société. On a dit déjà qu'il était vain et illusoire de vouloir réformer l'Église sans travailler à transformer la société qui, nécessairement, l'influence et la façonne pour une large part. De même, la "survie" de la famille et surtout sa qualité de milieu humain et humanisant dépendent de ce qu'on fera de la société. Un renversement de certaines perspectives éthiques habituelles s'impose ici: pour la famille aussi, les enjeux éthiques fondamentaux sont également, aujourd'hui, des enjeux politiques.

C'est pourquoi il faut **résister à la tentation du repli**. L'idéologie libérale nous y induit, de même que certaines orientations pastorales souvent craintives; mais il faut résister. Car on ne "sauvera" pas dans le ghetto la liberté et l'humanité que l'on veut pourtant préserver et dont on veut favoriser l'épanouissement en serre chaude. Pour illustrer mon propos, je me permets de citer ici un extrait de l'essai mentionné tout au début du présent article:

Les sociétés libérales ont tendance, dans un apparent respect des libertés individuelles et du "pluralisme" qui s'ensuit, à reléguer certains questionnements éthiques dans l'intimité des consciences individuelles ou, tout au plus, dans le dialogue familial. Ainsi en est-il, par exemple, du questionnement au sujet de la planification familiale et de la limitation des naissances: à chaque couple, dit-on, de décider comme il l'entend et selon ses convictions ou croyances propres. Ainsi en est-il également, en bien des cas, pour le débat sur l'avortement.

Une certaine éthique familiale prônée par les instances enseignantes

officielles des Eglises n'est-elle pas pour une large part responsable de cet enfermement de débats collectifs dans l'intimité des consciences individuelles ou des échanges familiaux?

Est-on suffisamment conscient du fait que ce que l'on appelle traditionnellement l'"empêchement de famille" tient aujourd'hui bien moins à la décision des parents (ou des parents éventuels) qu'à un conditionnement idéologique massif, par la voie spécialement de la publicité, et à un conditionnement socio-économique multiforme: conditions de logement, conditions de travail, etc.? Quelle liberté de décision laisse-t-on réellement aux couples, quant au nombre d'enfants qu'ils pourraient au moins désirer avoir, lorsque le travail garde le père et la mère à l'usine cinq jours par semaine, lorsque les logements "à prix modique" sont chers et ne comptent que trois pièces, lorsque la publicité crée inlassablement des besoins artificiels nouveaux engendrant un endettement sans cesse croissant, etc.?

Les enjeux éthiques concernant la vie familiale sont aujourd'hui, en bien des cas et peut-être pour l'essentiel, aussi des enjeux politiques. Une éthique familiale trop étroite s'avère incapable de faire face à de tels enjeux qui sont autant de défis majeurs.

C'est pourquoi, également, il faut **travailler simultanément à la réforme de la famille et à la transformation de la société**. Chacun choisira sans doute ses lieux privilégiés de combat. Comme collectivité - et comme communauté(s) chrétienne(s) -, nous ne saurions cependant sans grand dommage abandonner l'un ou l'autre des champs d'action. La question est ici de savoir comment nous voulons vivre, qui nous voulons être; elle est sous-jacente aux questions plus explicites: quelle famille voulons-nous? quelle société voulons-nous? Fondamentalement: pour quel homme?

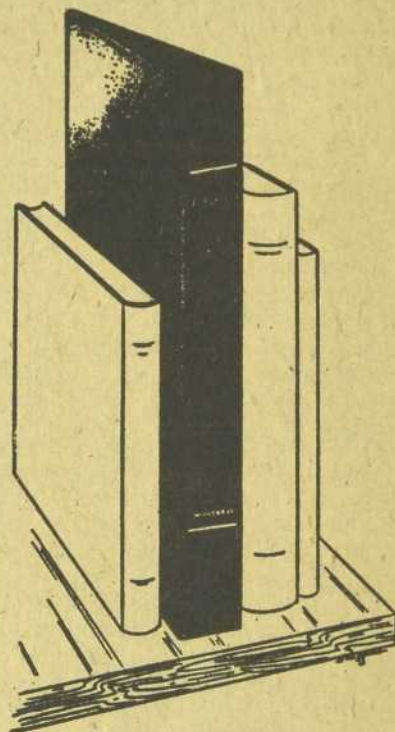
La famille, en effet, dans la continuité qui subsiste par delà les ruptures évoquées plus haut, demeure le lieu où sont vécues les solidarités premières, imposées, et où se fait l'apprentissage des solidarités ultérieures, librement choisies et/ou assumées. Comment cette fonction de la famille sera-t-elle exercée? Avec quelles orientations fondamentales? En vue de l'insertion passive

dans l'ordre social existant et de l'acceptation de ses injustices, la famille étant un lieu d'apprentissage de la soumission et de la servilité? ou en vue de la contestation d'un certain ordre social et de la lutte effective contre ses injustices, la famille étant un lieu d'apprentissage de la liberté responsable, de ses risques, de ses difficultés? C'est dans la vie familiale très concrète et quotidienne, dans ses divisions et dans ses difficiles affrontements tout autant que dans ses fêtes et dans ses échanges affectifs plus chaleureux, que chacun apprend l'esclavage ou la liberté... dont il transpose ensuite partout le goût, l'aspiration et les habitudes. En retour, l'expérience nous apprend que l'esclavage vécu au travail ou la liberté assumée dans l'engagement syndical ou social sont aussi transposés dans le cadre familial, en termes également d'aspirations et d'habitudes, et le façonnent...

C'est pourquoi, enfin, il faut que **les familles - et leurs membres à titre d'individus-citoyens - décident de leur propre avenir** et travaillent à l'assurer, à le réaliser *ensemble*, dans la concertation des efforts. En ne comptant, comme le disait chez nous un slogan qui fut populaire, que sur leurs propres moyens; en misant sur une conscientisation et sur une action à la base plutôt que sur les planifications des technocrates de l'Etat... et des universitaires! Les syndicats, les ACEF, toutes les organisations des travailleurs et les organismes de regroupement et d'action sur le plan proprement familial ont ici un rôle important à jouer. Les Eglises aussi, qui portent le "rêve" ou l'utopie évangélique d'un monde où l'avoir est vécu dans le partage, le savoir et le valoir dans la rencontre interpersonnelle et dans la participation ou dans l'engagement social, le pouvoir dans le service qui assure la concertation des libertés créatrices d'hommes responsables. C'est à ce niveau qu'une nouvelle symbolique familiale, d'inspiration évangélique, peut aider à l'élaboration d'une nouvelle éthique familiale et sociale. Et, surtout, nourrir une espérance assez forte pour soutenir de difficiles engagements.

Rome, 8 décembre 1974.

CONSERVEZ RELATIONS



CARTABLE en similicuir rouge avec titres or

Jeu de 11 cordes

au comptoir: \$4.00

par la poste: \$4.25

RELIURE de votre collection de 1974

Le lecteur fournissant

sa collection: \$6.00

Si nous fournissons

la collection: \$14.00

Ajouter \$0.35 pour frais d'expédition

**8100, boul. Saint-Laurent
Montréal H2P 2L9
387-2541**

Une "nouvelle" famille

par Juliette Chabot*

A l'occasion d'un voyage en France, j'ai eu le privilège de me rendre avec des amis à Trosly-Breuil, près de Compiègne, et de visiter l'Arche.

C'est une grande dame, Madame Pauline Vanier, veuve de Georges Vanier, ex-gouverneur général du Canada, qui nous a accueillis elle-même, avec la plus cordiale hospitalité. Pendant que nous dégustions l'apéritif, nous avons posé la question suivante: "Comment votre fils Jean est-il venu à fonder une oeuvre aussi admirable? Quel a été l'itinéraire de sa vocation?"

Avec simplicité, Madame Vanier répond: "Mon fils Jean, au cours de son adolescence, a passé sept années dans la marine anglaise. En 1950, il donnait sa démission, afin de poursuivre un cheminement nouveau dans son existence. Il fit tout d'abord un séjour d'une année au Saulchoir chez les Dominicains. Il vint ensuite poursuivre ses études à l'Institut catholique de Paris, où il obtint son doctorat en philosophie et, plus tard, une licence en théologie. A ce moment, un Père Dominicain, ami intime de Jean, fut nommé aumônier d'un hôpital psychiatrique, à Compiègne. Il invita naturellement son ami Jean, si bien préparé, à venir collaborer à un tel travail apostolique. Les voies de la Providence sont insondables, sans doute, car ce fut l'éclosion d'une vocation extraordinaire: la fondation de l'Arche en 1964."

L'oeuvre de l'Arche a commencé avec deux hommes et un assistant. En 1973, vivant en communauté avec 155 handicapés, il y avait, à Trosly-Breuil, 120 assistants bénévoles. Actuellement, on y compte 150 collaborateurs.

Jean Vanier explique l'importance du climat familial, en rappelant que

* Ancien conservateur de la Bibliothèque de Montréal.

la plupart des handicapés ont été rejetés par leur famille: "A l'Arche, il y a des hommes et des femmes qui ont passé de longues années dans des hôpitaux, loin de la chaleur d'une vie familiale et de la sécurité données par une mère et un père, et d'autres qui souffrent d'handicaps très divers, mais qui ont la même angoisse de rejet et de frustrations familiales. Tous ont reçu les coups et les blessures du mépris et du rejet social. On les appelle 'déficients mentaux', 'débiles' ou 'inadaptés'."

Handicapés et assistants vivent ensemble, par petites communautés qu'on appelle des "foyers". Dans ces foyers, ils peuvent être une dizaine environ. Mais Jean Vanier n'aime pas le terme "handicapé", comme s'il laissait entendre qu'il ne s'applique qu'à une seule catégorie de gens; pour l'homme qui pénètre en profondeur l'âme humaine, nous sommes tous des handicapés, handicapés du coeur, de l'esprit, du cerveau, du système nerveux. Il n'aime pas non plus le terme "assistant", comme s'il était réservé à certaines personnes, puisque "nous avons tous besoin, dit-il, d'être assistés et que tous peuvent assister".

La grande communauté de l'Arche, formée de tous les foyers, "c'est comme une grande famille mue par le même esprit". Comment est-ce possible? Comment ces "déficients mentaux" et ces "inadaptés" peuvent-ils vivre ensemble sans agressivité, sans dureté de coeur? C'est que dans cette grande famille beaucoup découvrent la prière. Dieu seul, dit Jean Vanier, peut changer nos coeurs, "nous incitant à passer de la dureté à la compassion et à l'écoute, de nos intérêts personnels aux intérêts de tous, de l'égoïsme à l'amour".

Nous visitons aussi l'atelier, où se trouve, affichée sur les murs,

la pensée de Saint Paul: "*Ma faiblesse, c'est ma force.*" Les déficients ou débiles mentaux peuvent accomplir de leurs mains des travaux fort intéressants, dans le domaine de la ferronnerie, des émaux, de la poterie, de la mosaïque: ces articles divers sont vendus au profit de l'oeuvre. La joie et le bonheur se reflètent sur la figure et dans les paroles de ces êtres, si heureux de pouvoir travailler et se rendre utiles à la société.

En fin d'après-midi, nous assistons à la messe quotidienne célébrée à la chapelle, où la grande famille des malades, des assistants et des visiteurs se réunissent dans un élan d'amour et de reconnaissance. Les coeurs s'ouvrent à celui que Jean Vanier aime appeler "le maître de l'impossible". Nous remarquons la présence de Jean et de sa mère, surnommée la "grand'maman de l'Arche".

A Trosly-Breuil, une telle atmosphère de charité et de sympathie est très réconfortante. Cette visite chez les Vanier, au milieu de tout le peuple dans cette Arche, nous fait toucher du doigt le sens des béatitudes et nous laisse un souvenir de profonde admiration. Nous avons vu là une "famille". Est-ce dont impossible?

NDLR. - Il y a maintenant vingt-cinq centres semblables à travers le monde, dont quatre au Canada. On peut se renseigner, particulièrement, en écrivant à Daybreak Publications, 11339 Yonge Street, Richmond Hill, Ontario L4C 4X7. Un spécialiste de la question considère que l'un des meilleurs ouvrages sur l'Arche a été écrit par un Canadien. Il s'agit du livre tout récent de Bill Clarke, S.J., *Enough Room for Joy: Jean Vanier's L'Arche*, Toronto, McClelland and Stewart, 1974, 143 pp.

RECOMMANDATIONS À ÉTUDIER

Regroupement des organismes familiaux et représentation auprès du gouvernement

Dans la situation actuelle, nous ne pouvons qu'admirer la multiplicité des interventions de tous ordres de la part des militants bénévoles au zèle jamais démenti. Cependant, nous ne pouvons nous empêcher de constater deux lacunes qui nous paraissent préjudiciables, l'une au niveau de l'information et de la liaison, l'autre au niveau de la représentativité et de la force de pression.

STRUCTURES SOUHAITÉES

A-Au niveau du regroupement des organismes familiaux: UN SECRÉTARIAT DE LA FAMILLE.

Le secrétariat ne serait pas du type "mouvement", mais du type "service". Ses principaux objectifs pourraient être ceux-ci:

1. *Informers les mouvements* sur tous les points touchant à la politique familiale; sur l'existence, les modes d'action et les réalisations des différents mouvements; en établissant des dossiers étoffés et en indiquant aux organismes la tenue de ces dossiers, à l'aide "d'index analytiques" publiés régulièrement.

2. *Susciter des recherches*, en particulier auprès des facultés de Sciences sociales ou des Sciences de l'Éducation des diverses universités du Québec.

3. *Etablir des contacts avec les média d'information*, soit pour les projets établis collectivement, soit même pour les réalisations particulièrement importantes de tel ou tel organisme membre.

L'instauration d'un tel *Secrétariat de la Famille* comblerait, à notre avis, la première lacune signalée, celle d'un manque d'information et de liaison entre tous les organismes.

B-Au niveau de la représentation auprès du gouvernement: UN COMITÉ CONSULTATIF DES FAMILLES.

Ceci suppose que chaque organisme puisse faire entendre sa voix à intervalles réguliers, auprès des autorités en exercice, sans avoir à passer par des intermédiaires. Ceci suppose également que les organismes régionaux jouissent du même privilège que les organismes provinciaux, de façon à pouvoir mettre en lumière des problèmes propres à une région.

Nous proposons la création d'un comité consultatif des familles auprès du Ministère des Affaires sociales et du Conseil des Affaires sociales et de la Famille. Organisme de consultation qui, à intervalles réguliers, vient dialoguer, avec des représentants qualifiés du gouvernement, de questions importantes ayant trait à la vie familiale et qui est dûment mandaté pour donner l'opinion des familles.

Ce comité pourrait être composé d'un représentant de chacun des mouvements provinciaux et de chacune des fédérations locales, suivant des normes à établir en ce qui concerne leur représentativité auprès des familles.

Ainsi il serait remédié à la deuxième lacune que nous avons signalée: la désorganisation et l'inefficacité actuelles de la représentation des familles.

Conclusion

Le mouvement *Couple et Famille* continue à penser que le Conseil des Affaires sociales et de la Famille (CASF) peut difficilement obtenir auprès des gouvernements une audience suffisante, compte tenu des intérêts de la famille qui sont en jeu. En particulier, il est probable que les relations "horizontales" avec d'autres ministères ne lui sont guère possibles dans les structures actuelles. C'est pourquoi nous réitérons avec insistance notre voeu de voir un jour être nommé un **Ministre d'état à la famille** qui jouirait de possibilités plus grandes que celles dont est doté le CASF et auprès de qui la représentation des familles aurait une importance et une efficacité accrues.

MEMOIRE du mouvement "*Couple et Famille F.N.D.*" au Conseil des Affaires sociales et de la Famille (CASF), 24 avril 1974, pp. 21-24. (Centre national COUPLE ET FAMILLE, 424, St-Sulpice, Montréal.)

La consultation du Conseil des Affaires sociales et de la Famille (CASF) auprès des organismes familiaux

L'élaboration d'un premier plan d'études et de consultation sur les politiques et les programmes familiaux avait identifié des priorités dont une consultation des organismes familiaux. Cette consultation a reçu l'approbation ministérielle et gouvernementale en fin de l'exercice 1972-73. Le démarrage du programme en 1973-74 a subi quelques retards en raison des difficultés de recrutement d'une équipe de consultation.

Objectifs de la consultation auprès des organismes familiaux

La consultation vise trois objectifs:

a) l'identification des problèmes de la famille et des solutions envisagées par les organismes familiaux et autres agents d'intervention auprès des familles du Québec;

b) l'identification et l'évaluation des interventions de ces organismes sur la famille;

c) la description du type de relations à établir entre les organismes familiaux et le ministère des Affaires sociales ainsi qu'entre ces organismes et le CASF.

Rapport final

La consultation sera l'objet d'un rapport écrit pour la considération du Conseil et, ultimement, pour celle du ministre des Affaires sociales.

Ce rapport contiendra, en plus de la présentation de la consultation comme telle, deux parties essentielles:

a) la synthèse la plus objective et fidèle possible des matériaux recueillis au long de la consultation;

b) l'analyse et la discussion, par les chercheurs, de tous ces matériaux.

On prévoit que le rapport final sera remis au Conseil au début de 1975.

Rapport annuel 1973/74, Conseil des Affaires sociales et de la Famille (l'Éditeur officiel du Québec, 1974), extraits, pp. 47-51.

Services d'aide au Couple et à la Famille et programme d'animation familiale

1ère recommandation:

Les Organismes Familiaux Associés du Québec réitèrent leur demande de mettre sur pied des **Services d'aide au Couple et à la Famille (SACF)** dans tous les CLSC tels que définis dans le mémoire de mars 1973.

Nous demandons qu'une collaboration étroite entre les professionnels et les bénévoles des organismes familiaux soit établie au départ dans ces services afin que notamment les premiers ne soient pas surchargés de cas dont la gravité ne nécessite pas leur intervention.

Nous demandons que l'approche globale, celle qui tient compte des personnes et de leur groupe d'appartenance qu'est leur famille soit privilégiée dans ces services.

Nous demandons que la SACF s'adresse à tous les membres de la famille et en particulier aux adolescents et aux jeunes.

Nous demandons que le SACF comporte un service téléphonique, 18 heures sur 24, avec un numéro régional connu et que les familles puissent y avoir réponse à leurs inquiétudes et appels d'aide.

Nous demandons que le SACF s'apporte un programme complet d'information et d'éducation à l'intention des familles et qu'une collaboration étroite soit établie entre le SACF et les organismes familiaux d'une même région.

2e recommandation:

Nous recommandons qu'un **programme d'animation familiale** soit mis sur pied en collaboration avec le mouvement familial et les CLSC et que ce programme fasse partie du budget des CLSC. Que l'établissement de ce programme, dans ses aspects administratifs tout autant que dans sa mise en oeuvre proprement dite, se fasse en collaboration étroite avec les Services d'aide au Couple et à la Famille dans les CLSC. Cependant, les animateurs pourraient être mobilisés immédiatement et relever des Centres de Services Sociaux en attendant l'implantation des CLSC.

Éléments de politiques, un programme de cinq ans préparé par les "Organismes familiaux associés du Québec" (OFAQ), 1207, rue Saint-André, Montréal, juillet 1973, extraits, pp. 1-3.

GENS D'EN BAS ET GENS D'EN HAUT

par
Georges-Henri d'Auteuil

SARAH MÉNARD au Théâtre d'Aujourd'hui

Un bon "One woman Show", voilà comme on pourrait appeler le dernier spectacle de Jean-Claude Germain, présenté au Théâtre d'Aujourd'hui, au titre baroque habituel à l'auteur: *Les hauts et les bas de la vie d'une diva: Sarah Ménard par eux-mêmes.*

Cette "monologuerie bouffe" de Germain donne à Nicole Leblanc l'occasion de réussir une performance remarquable en revivant les différentes étapes du théâtre et de la musique d'une artiste. Encore ici, il s'agit d'un rappel, d'une sorte de "remake" partiel de la vie d'une vedette, en fin de carrière. Mais la diva, si elle raconte quelques pages de son histoire, en rejoue plusieurs autres qui sont véritablement les *Hauts* du spectacle. Spécialement les scènes musicales n'ont paru souligner les qualités de Nicole Leblanc et comme comédienne et comme chanteuse, par exemple l'énorme parodie de la mort interminable et rugissante d'une chanteuse d'opéra. Ainsi plusieurs bons moments compensaient certaines longueurs du texte de Germain, ordinairement percutant et qui ne brille pas, comme on sait, par la banalité.

Texte toutefois, qu'a su mettre en pleine valeur une Nicole Leblanc, au jeu d'une grande aisance, varié, nuancé et jamais vulgaire. Une artiste qui

a beaucoup d'atouts dans ses cartes. Comme accompagnateur, surtout musical, Gaston Brisson s'est montré très efficace, tout en restant dans son rôle mineur. Dans un spectacle de music-hall l'éclairage est d'importance, celui de Claude-André Roy a bien répondu aux exigences du genre et sans accroc.

LE TOURNANT au Rideau Vert

Françoise Dorin est à la mode aujourd'hui, sur les Boulevards, à Paris. Ses succès ne se comptent plus. Et cela fait deux ans que *Le Tournant* y est à l'affiche. Pour nous, ce n'est donc pas un mauvais choix. Les Parisiens ne sont pas tous des sots. On les trouve même plutôt critiques. Alors si Dorin leur plaît, c'est peut-être qu'elle le mérite.

Pour constater qu'ils ont raison, il n'y a que d'y aller voir par soi-même, au théâtre du Rideau Vert. On s'amusera de la confrontation de deux conceptions théâtrales très discutées; celle du théâtre dit de Boulevard, léger, superficiel et celle du théâtre soi-disant sérieux et profond qu'on appelle d'avant-garde. Sur ce thème, Françoise Dorin, qui connaît son métier, a bâti une pièce alerte, fine, spirituelle et d'un rythme vif, dont l'action, serrée et sans bavures, court rapidement vers son terme. Une oeuvre bien construite.

Et bien jouée dans l'ensemble par les comédiens, réunis par le metteur en scène Daniel Roussel. Dans ce genre de théâtre où le naturel est de rigueur, Hubert Noël est très à l'aise dans son rôle de Philippe, l'auteur de théâtre de boulevard mais qui cherche à prendre le tournant vers une formule plus sérieuse. Son jeune opposant, ardent prosélyte d'un avant-gardisme amphigourique et prétentieux, Robert Maltais, lance avec fougue et un pathos naïf des propos aussi vides que solennels. Entre les deux, charmante et primesautière, Marthe Choquette ne me paraît pas tout à fait adaptée à son rôle ambivalent d'épouse-maîtresse du classique triangle. Lénie Scoffié joue les Bonnes d'une façon originale et qui plaît. Dans le personnage de Florence, pour qui "l'amour est son Job", *Arlette Sanders* est parfaite. Une soirée bien agréable.

LES CRASSEUX par la Compagnie Jean-Duceppe

Sûrement, Antonine Maillet est à la mode, et l'Acadie avec elle. L'Acadie populaire, son langage savoureux, ses moeurs originales, sa mentalité particulière. Mais aussi, avec leurs qualités et leurs défauts, des hommes et des femmes comme tout le monde. En effet, dans *les Crasseux*, que nous a présenté la Compagnie Jean Duceppe, vivent devant nous des personnages qui ressemblent étrangement à tous les citoyens du monde. Les uns qui peinent pour gagner une pauvre vie, qui souffrent aussi mais qui voudraient bien être heureux. Les autres, joyeux, qui s'amuse et vivent dans une belle aisance sans souci. On aura compris que les Crasseux sont du premier groupe. Pittoresques à souhait, contents de peu, même de leur crasse, ingénieux, ils tâchent de se tirer d'affaires avec les moyens du bord, mais ils aspirent à traverser la voie ferrée qui les sépare de leurs concitoyens plus avantagés: des besogneux de Saint-Henri qui lorgnent vers les hauteurs de Westmount!

L'histoire des *Crasseux* ressemble fort à une sorte de Saga d'un village d'Acadie. L'action dramatique est plus collective que particulière et ainsi l'intrigue est tissée de plusieurs événements juxtaposés plutôt que re-

liés logiquement les uns aux autres. En l'occurrence, les personnages perdent un peu de leur individualité, le groupe les absorbe à son profit. Il s'agit d'une querelle de classe entre "les gens d'en bas" contre "les gens d'en haut". Le théâtre ainsi traité perd de sa force et de sa cohésion, même si on y trouve de l'intérêt comme en présence d'une large fresque grouillante et colorée. Madame Maillet narre joliment mais en récits successifs qui ne s'intègrent pas facilement en un tout structuré. Le lien de la progression scénique est bien lâche.

La mise en scène d'un tel spectacle n'est pas facile, sujette à des jeux d'ensemble d'un groupe ou de l'autre dont il faut tâcher d'occuper tous les membres, même si un ou deux seulement ont part directement à l'action. D'où danger d'éparpillement de l'intérêt, ce que Paul Hébert n'a pas réussi à éviter complètement.

Du côté interprétation, les comédiens chargés d'incarner les crasseux avaient la partie belle: leurs personnages offraient plus de relief et d'originalité et leurs textes, plus de vigueur et d'allant, bien servis au reste par Yves Letourneau, Michel Dumont, Lionel Villeneuve, Denise Morelle (une Sagouine rajeunie) et Denise Proulx, qui semble affectionner les rôles de dévotes. Parmi les "gens d'en haut", le Docteur d'Yves Massicotte est sympathique; et un peu pimbeche, la maïresse de Suzanne Langlois.

Dans le programme on trouvait une série de mots particulièrement difficiles du langage quotidien des Acadiens. Délicate attention pour le spectateur mais plutôt inutile, car, allez donc repérer l'un ou l'autre de ces mots rares dans le fatras et le tumulte de la conversation des personnages. On y perd son... acadien!

Je note dans les journaux que *les Crasseux* ont eu du succès d'assistance et aussi de trésorerie. Au coût des billets on n'est pas étonné de ces brillantes recettes mais, à part, peut-être, les gros légumes du FTQ-construction, combien d'ouvriers et de petits employés, qu'à grands cris on invite au théâtre, pourraient se payer, avec leurs épouses, des spectacles aussi chers?

UNE "OMBRE ENCHANTERESSE"

La poésie de Rémi-Paul Forgues

par Gabrielle Poulin

Avec la publication de *Poèmes du vent et des ombres* (1), les Editions de l'Hexagone ont permis à un poète, qui fut un témoin attentif et tourmenté de l'aventure automatiste, de sortir de l'ombre et du silence où il s'était réfugié. Au moment où il écrivit la plupart de ses poèmes, Rémi-Paul Forgues était encore adolescent. Cela remonte au début des années quarante. Dans les collèges, et les écoles normales, ces hauts lieux de la dignité chrétienne et humaine, l'on tentait alors d'inculquer aux jeunes le sens du devoir, un devoir bien défini comme étant le service à l'Eglise, à la Famille et à la Nation. Les petits séminaires et les collèges préparaient, officiellement ou officieusement, les futurs prêtres; les écoles normales, ainsi que se plaisait à le répéter un Principal du temps: "les auxiliaires laïques du sacerdoce". L'enseignement de la littérature privilégiait les auteurs éducatifs: Corneille était préféré à Racine, Polyeucte à Cinna, le dix-septième siècle français au dix-neuvième, *Maria Chapdelaine* aux *Demi-civilisés* et à *Trente Arpents*. Claude Gauvreau écrit en parlant de cette période que "la critique était aussi réactionnaire et débile en peinture qu'elle l'est encore en poésie (...). C'est l'époque, ajoute Gauvreau, où un certain Alceste (Ernest Schenck), dans *Le Devoir*, combattait la jeune peinture 'moderne' au nom de Delacroix (2)."

Etudiant au Collège de Saint-Laurent, Rémi-Paul Forgues découvre, à travers les reproductions d'une plaquette de Robert Elie, l'oeuvre de Borduas et, par Borduas, l'existence des futurs automatistes. Le jeune admirateur de Rimbaud connaît une sorte d'illumination en face des peintures de Borduas:

Mon, étonnement fut infini, lorsqu'à travers les pauvres reproductions de ce livre, je découvris l'oeuvre de Borduas. Je me souviens, mon bonheur avait quelque chose de délirant. Sur la route qui me ramenait chez moi, je ne voyais plus ces façades sans luxe, trouées de tôles dépeintes, d'arcs inégaux qui dans certaines rues s'élevaient comme un mur soutenu par des contreforts d'objets hétéroclites. En plein jour, les réverbères projetaient sur leur face branlante, la vie qu'elle ne retrouve que la nuit. Tout me semblait transformé, même le visage des passants (3).

Forgues, comme bien d'autres, avait cru "qu'aucun nom, qu'aucun acte, qu'aucun cri ne viendrait (lui) rappeler la grandeur ni la pauvreté de notre tradition intellectuelle. Et puis, tout à coup, les voyelles de Rimbaud s'étaient-elles illuminées, puis figées en un vitrail sur les caractères d'un livre... (4)?"

L'AVENTURE POÉTIQUE

L'adolescent, semble-t-il, avait quelque peu erré dans "l'enfer" des bibliothèques. Il connaissait Sade, sans doute Lautréamont, Cravan et les surréalistes. Il paraissait en tout cas très bien préparé à recevoir les enseignements de Borduas dont il devint un élève enthousiaste. Chez les futurs automatistes, Forgues avait la réputation d'être un poète. Gauvreau confie qu'il était très curieux de connaître "le poète Forgues"; il le rencontrera à l'atelier de Fernand Leduc (5). Le jeune poète est ouvert à toutes les manifestations de ce qu'on pourrait appeler "l'esprit moderne". Il est passionné par la "musique neuve" de Stravinsky, par son jeu "d'un dynamisme prodigieux, ses couleurs d'un éblouissement presque sauvage. Tantôt c'est l'étendard de la révolte qui se déploie devant nous, tantôt ce sont les oasis aux langues orientales, aux femmes ravissantes, ou plutôt, ce n'est rien; ce sont les odeurs du rêve, le néant, l'oubli complet, dans la poésie du son (6)." Il reconnaît l'influence énorme du jazz sur la musique et avoue qu'il entre volontiers dans "ces rythmes endiablés". Il éprouve dans ce chaos qui

bouleverse l'art de son époque une sorte d'ivresse à laquelle il s'abandonne volontiers "en attendant que de ce chaos sorte la musique qui remplisse nos rêves (7)".

Est-ce parce que cette initiation à l'esprit moderne a coïncidé chez Forgues avec la période confuse des enthousiasmes de l'adolescence que le poète, en 1948 (il n'a alors que vingt-deux ans), refuse de signer le *Refus global*? Son admiration pour Borduas reste intacte, mais, petit à petit, le poète que d'aucuns ont jugé pusillanime, se sépare du groupe des automatistes. Cesse-t-il pour autant d'écrire? Apparemment oui. Il cesse en tout cas de publier. Peu à peu, il rentre dans l'oubli. A l'occasion de la préparation du numéro spécial qu'elle consacre aux "Automatistes", en 1969, *la Barre du jour* se souvient de lui. André-G. Bourrassa lui consacre trois pages où il réunit, non sans peine, quelques éléments de biographie et présente de Forgues quatre poèmes inédits écrits avant la publication du *Refus global*. C'est tout. Dans *l'Histoire de la littérature française du Québec* de Pierre de Grandpré, le nom de Rémi-Paul Forgues apparaît, sans plus, dans une note où l'on énumère les poètes de la décennie 1945-1955. Gilles Marcotte, lui, ne le mentionne même pas dans *le Temps des poètes*. Il revenait aux Editions de l'Hexagone de compléter le panorama poétique de cette période de gestation par excellence dans laquelle se sont formés les grands de la poésie contemporaine: Paul-Marie Lapointe, Gilles Hénault, Roland Giguère, Claude Gauvreau... et de présenter Rémi-Paul Forgues dont le recueil constitue plus qu'un témoignage, mais déjà, en dépit de ses proportions restreintes, une oeuvre vivante promise à la croissance et à la fécondité. Ce recueil se divise en deux parties: la première comprend vingt-quatre poèmes répartis en deux groupes de douze chacun; la deuxième est constituée par des textes de prose poétique dont l'auteur a voulu faire des "témoignages".

POEMES DU VENT ET DES OMBRES

Au contact de cette poésie lumineuse et sombre, traversée de musique et de silence, extrêmement mobile dans sa fixité, le lecteur se sent tour à tour attendri et émerveillé comme s'il découvrirait petit à petit à travers la beau-

té plastique des images, les sortilèges des mots et de la musique, non seulement l'existence d'un artiste, qui est à la fois peintre, poète et musicien, mais surtout la présence d'un homme vivant, doué d'une sensibilité très fine et d'une personnalité très attachante et très riche. Les témoignages qui suivent ces poèmes répondent certes à quelques-unes des questions que se pose le lecteur, mais c'est surtout à travers les poèmes que s'établit entre le poète et lui une sorte de communication intime qui est le don de tout poète authentique.

Dès le premier poème, sorte de prologue au recueil, s'annonce la tension de laquelle va naître le double mouvement de la démarche poétique de Forgues. "Crépuscule sur la cathédrale de la mer" rappelle, par son titre, la "Cathédrale engloutie". La cathédrale de Forgues, que va faire sombrer la venue du jour, est un véritable monument impressionniste créé à partir du jeu des couleurs, des lumières, des mouvements et des sons eux-mêmes provoqués par la fantasmagorie de ce moment unique entre tous qui précède l'aube. Au terme "aurore" ordinairement employé pour désigner cette lumière mystérieuse qui devance le lever du soleil et le prépare, le poète a préféré celui de "crépuscule" dont l'ambivalence contient la lumière du soir et celle du matin, la fin et le commencement, le flux et le reflux. Tous les sens sont conviés à l'ivresse de ce moment unique, sorte d'extase amoureuse, dans laquelle se confondent la lumière et l'ombre, le réel et le rêve, la mort et la vie, où tout demeure en suspens face à la barre du jour. Quand l'aube se lève enfin, il ne reste rien de cette cathédrale, véritable bateau ivre, qui a entraîné dans son naufrage la musique, la beauté et l'amour dont ne subsistent que les épaves:

A l'horizon

L'aube, les corps déchiquetés d'oiseaux
Et de femmes s'enfoncent sous le reflux (8).

A l'instar de Nerval, Forgues poursuit, dans cette beauté qu'il tente de fixer et de retenir, une image idéale, une Sylvie dansante dont la lune mystérieuse éclaire "l'ombre enchanteresse (9)". Femme-enfant attirante et inaccessible que le poète tâche de chercher et de séduire par sa parole. Réussira-t-il à recréer, au moyen de ses

images et de ses rythmes, les ombres et le vent qui accompagnent la blanche Ophélie de ses songes, à donner à sa poésie les couleurs et les mouvements de cette femme:

**Les chants des oiseaux
Les cris des oiseaux
La femme indolente dansent dans la
lumière
Dans les vibrations du vert (10).**

La poésie forguienne reproduit, dans ses figures et le rythme cyclique et lancinant de ses répétitions, la danse désespérante de la vie qui se donne et se refuse, de la mer qui s'avance et se retire, de la femme qui s'offre et se reprend, de l'amour qui promet et qui ment. La perfection de cette danse, en même temps que son mouvement ininterrompu et infini, forme ces images circulaires qui se succèdent constamment: "cylindres zébrés de blanc", "nervures des disques qui roulez dans les vents (11), ombres qui tournoient l'automne dans les songes (12)", les "vibrations du vert", "le tam-tam dans les jardins de l'oiseau de feu (13)", les gongs "dans la forêt bleue", "la lune entourée des montagnes aux pointes d'or (14)!"

Dans la première partie, au présent, le poète recrée l'illusion de cette danse et de cette possession. Le seul poème au passé, "Les Pierreries et les voiles du crépuscule", reprend sur un ton presque épique les thèmes du prologue tandis que, à ces visions imaginaires, le poète oppose immédiatement un "petit poème supernaturaliste" qui témoigne assez, par ses négations obsédantes, de l'inaccessibilité réelle de ces merveilles qui ne parviennent pas à réjouir ni les yeux, ni la bouche, ni à émouvoir le cœur (15). Le dernier poème, "La Romance de l'oeil sauvage", tente de faire revivre le rêve qui s'estompe:

**Les pins de la montagne
le feu
L'eau de la mer
Les oiseaux
se condensent**

**Le corps de la bien-aimée au regard
sombre
se lève sur les cheveux obscurs de
l'ombre (16).**

A l'appel du poète, les images fascinantes répondent encore une fois, mais le magicien doit pour cela faire

tourner les miroirs (17), utiliser des artifices. Aussi se demande-t-il dououreusement à la fin de ce long poème, qui manifeste une sorte de distance prise avec les songes et les enthousiasmes de l'adolescence:

**"Ai-je adoré les flambeaux d'un rêve
de mort (18)!"**

Dès lors le lecteur commence à appréhender les causes du silence dans lequel va s'enfoncer le jeune homme qui a écrit tous ces poèmes à la faveur d'une sorte de confusion. Pour Rémi-Paul Forgues, l'adolescence fut aussi une sorte de crépuscule, de lumière étrange. Il avoue avec angoisse qu'il ne sait plus si cette lumière témoignait des ombres de la nuit ou de la venue du jour.

LE BATEAU BLANC

Dans la seconde partie, qui correspond à la première si l'on considère l'année indiquée sous chaque poème, le poète, dans une véritable dialectique, refait le même chemin, mais en opposant cette fois la raison à l'imagination, le réel au rêve, le soleil à la lumière trouble du crépuscule:

**Je n'ai point couru vers le grand
bonheur
Mais vers l'oubli du vertige
Comme une tige, ivre dans la rafale;
Femmes des soirs d'ivresses
J'ai connu vos folies éblouissantes (19).**

Le poète qui écrit cet aveu a 16 ans. Il l'écrit donc dans le même temps qu'il se laisse enivrer et éblouir par les images du songe et de la poésie. Tout au long de cette seconde partie, il dénonce "la ville chimérique (20)" et proclame la victoire prochaine de l'aube et du soleil. Dans le dernier poème qui porte l'indication 1943-1955, l'aube s'est levée qu'avait annoncée le crépuscule. Ce ne sont plus les cadavres déchiquetés du réel que les flots ont emportés mais bien les épaves des "songes morts (21)". Au-dessus du vent et des ombres, le soleil victorieux s'est levé:

**Et par-delà l'éternelle ondulation bleue
Des marées immenses du château des
vents
Le soleil apparut dans un rayonnement
De plumes d'or et de feu**

Est-ce possible que l'aventure poétique de Rémi-Paul Forgues se soit achevée avec cette boucle refermée sur l'univers des reflets, des songes et de la musique, avec ce sceau d'or apposé sur le monde de l'adolescence? La démarche du recueil contient cette rupture, sinon cet échec. Le réel aurait eu raison de l'imaginaire, le jour de la nuit? Le poète qui a ordonné les poèmes de ce recueil invite à le croire. Si, pourtant, la poésie, en même temps que l'adolescence, avait tout simplement pris le maquis. Si Rémi-Paul Forgues avait continué d'écrire dans l'ombre et le silence...si ce recueil n'était que le premier envoyé comme en éclaircur sur une route enfin libérée. La poésie, qui a si parfaitement coïncidé avec l'adolescence, peut-elle revivre, une fois l'adolescence surmontée? L'on pense au "Bateau ivre", au "Vaisseau d'or". Mais la "Cathédrale de la mer" a-t-elle été réellement engloutie?

**Réveillés dans la musique agreste du
vent
Que roule le réveil
Les chœurs des adolescentes du
bateau blanc
Entonnent des airs dans les jets d'eau
vermeils (22).**

Ottawa, le 15 novembre 1974

1. Rémi-Paul Forgues, *Poèmes du vent et des ombres*, Montréal, les Éditions de l'Hexagone, 1974, 81 pp.
2. Claude Gauvreau, "L'Épopée automatiste vue par un cyclope", dans *la Barre du jour*, "Les Automatistes", janvier-août 1969, p. 60.
3. Rémi-Paul Forgues, *Poèmes du vent et des ombres*, p. 58.
4. *Ibid.*, p. 59.
5. Claude Gauvreau, "L'Épopée automatiste vue par un cyclope", dans *la Barre du jour*, "Les Automatistes", janvier-août 1969, p. 54.
6. Rémi-Paul Forgues, *Poèmes du vent et des ombres*, p. 55.
7. *Ibid.*, p. 66.
8. *Ibid.*, p. 17.
9. *Ibid.*, p. 18.
10. *Ibid.*, p. 19.
11. *Ibid.*, p. 17.
12. *Ibid.*, p. 18.
13. *Ibid.*, p. 19.
14. *Ibid.*, p. 21.
15. *Ibid.*, p. 31.
16. *Ibid.*, p. 32.
17. *Ibid.*, p. 32.
18. *Ibid.*, p. 34.
19. *Ibid.*, p. 37.
20. *Ibid.*, p. 43.
21. *Ibid.*, p. 50.
22. *Ibid.*, p. 50.

relations

et ses lecteurs

Lecteurs: intelligents, fraternels.

J'ai trouvé le numéro de *Relations*, Octobre '74, excellent! J'ai bien hâte de dévorer celui de novembre que je viens de recevoir. Merci. Il est intéressant de vous lire et de méditer sur la pertinence et la rigueur de vos réflexions.

Vous rejoignez quelque peu l'équipe de *Christus*, où la témérité d'un Père Joseph Thomas, Directeur de la Revue, écrit dans le numéro 78, page 172: "Il faudra que passe et que meure la figure présente de l'Eglise pour que renaissse une Eglise plus digne de son appel". Voilà qui est audacieux, mais peut-être nous acheminons-nous vers cette nouvelle Eglise...

J'en connais qui vous lisent et sont vivement agacés de votre présence dans le milieu. Voilà qui est *sain*.

J'en connais d'autres qui ne vous aiment pas du tout, et ne sont pas d'accord, mais qui vous lisent avec avidité, question de savoir ce que vous écrivez. Voilà qui est *intelligent*.

Enfin un travailleur social, prêtre dans la soixantaine, avec qui je commentais *Relations* cette semaine me répliquait: "Ce sont des penseurs, des "espèces" de prophètes, dix ans en avant de leur temps, pour qui j'ai du respect". C'est *fraternel*.

Bravo pour vous tous! Bravo pour le Père Marcotte, homme de grande foi, qui compte davantage sur l'Imprévisible. Moi aussi, je compte beaucoup sur l'Esprit Saint dont la présence est manifeste au sein de votre équipe. Continuez, vous êtes de valeureux témoins!

Mme S.P. (Sherbrooke)

Entendons-nous!

Nous avons décidé de ne pas nous réabonner parce que vous n'êtes plus catholiques.

Religieuses (Montréal-Nord)

Je vous suggère de continuer dans le même sens. Il faut des penseurs dans le siècle "électrisé" où nous vivons afin de nous aider à réfléchir.

Religieuse (Amos)

A tous les membres de l'Equipe,
Mes félicitations bien sincères pour votre numéro 'second souffle'.

C'est un encouragement extraordinaire malgré tous les motifs de désespoir. Vos analyses ont trouvé en moi une résonance que je n'osais trop afficher ouvertement même si les contradictions quotidiennes me rendaient de plus en plus mal à l'aise. Vous serez sans doute plus écoutés par la gauche que par la droite (je me fie aux réactions déjà enregistrées) mais, d'un côté comme de l'autre, une interpellation sera transmise par des relais de chrétiens 'politisés' pour amorcer le dialogue ou poursuivre le combat...

V.J. (Québec)

Je me réabonne. \$8 par année, pour voir comment le groupe de petits pontifes veulent être Souverains!

A.F. (St-Philémon, Bellechasse)

Un dialogue à poursuivre.

J'en profite pour féliciter l'équipe de son engagement de plus en plus résolu au sein de la société québécoise en devenir et de la qualité remarquable de ses articles.

Le débat que vous avez ouvert sur l'Eglise et sur le socialisme d'ici me paraît appeler singulièrement des approfondissements. Je ne suis pas sûr que l'espèce de dichotomie que vous relevez entre Eglise officielle ou Institution et Evangile comme ferment de l'Esprit en travail dans l'histoire ne soit pas une facilité, n'ait pas un caractère subrepticement artificiel. Il n'y a pas lieu de désespérer plus de l'Eglise en sa mondanisation que du monde lui-même. C'est le tout qui doit être transformé constamment à grand prix, me semble-t-il, par les disciples de Jésus-Christ. Je m'étonne aussi d'une certaine impatience qui incline au pessimisme des hommes qui ne combattent pas toujours depuis très longtemps à visière levée pour un Québec indépendant. Reste que la lecture de vos réflexions stimule, secoue, incite à l'action.

J.G. (Montréal)

RELATIONS — formule d'abonnement

Vous trouverez ci-joint la somme de \$..... pour un abonnement de année(s) à la revue RELATIONS.

Nom:.....
Abonnement — 1 an: \$8.00

Adresse:.....
Abonnement de soutien: \$10.00 (ou plus)

Adresser à: RELATIONS, 8100, boul. Saint-Laurent, Montréal H2P 2L9

Tél.: 387-2541

REVUE D'INTÉRÊT GÉNÉRAL.

RELATIONS présente, chaque mois, études et dossiers sur divers problèmes:

- Education
- Politique nationale et internationale
- Questions religieuses et vie de l'Eglise
- Affaires sociales et problèmes économiques
- Arts et littérature
- Etc.

Au cours des deux dernières années :

- **Christ sans Église ?** (dossier sur la crise de la pratique religieuse — septembre 1972)
- **Les syndicaux québécois et l'action politique** (novembre 1972)
- **Morale et changement** (numéro spécial sur l'évolution de la conscience morale au Québec — décembre 1972)
- **Les chrétiens et le socialisme** (février 1973)
- **La guerre des catéchismes** (numéro spécial — septembre 1973)
- **L'avenir du Québec** (octobre et décembre 1973)
- **Les nouveaux groupes chrétiens au Québec** (dossier — janvier 1974)
- **La consommation — les défis nouveaux de la société de consommation** (numéro spécial, février 1974)
- **L'avenir de l'Église d'ici** (numéro spécial — mars 1974)

Abonnement : \$8 par année (11 numéros) — le numéro : 75¢. Prix spéciaux pour plusieurs exemplaires.

Formule d'abonnement au verso pour vous-même ou pour quelqu'un de vos amis.

Une réflexion et une prière

Messages des Evêques Canadiens à l'occasion de la Fête du Travail, 1956-1974. Présentation de Richard Arès, S.J. - Cahiers de l'Institut social populaire, n. 10. Montréal, Les Editions Bellarmin, 1974, 193 pp.

Une grosse loupe, cernée de noir, sur le fond vert de la couverture: tel est le symbole expressif sous lequel le maquettiste nous présente ce recueil. Une loupe en effet rapproche ce qui est éloigné ou que l'on distingue mal, et permet de voir et de bien voir. Grâce à ce recueil, nous retrouvons, à portée de la main, des textes dispersés, souvent peu accessibles, dans lesquels nos Evêques, depuis près de vingt ans, ont adapté à notre situation l'enseignement social de l'Eglise. Cela nous vaut un petit volume maniable, d'une belle typographie, aéré, coupé de titres et de sous-titres, enrichi d'une table analytique qui fera la joie des chercheurs. Surtout, des textes d'une richesse durable, qui nous surprennent, spécialement depuis l'explosion du Concile, par l'actualité des sujets, la netteté des positions prises, par le ton vigoureux parfois jusqu'à l'emporte-pièce. Ces textes méritaient d'être tirés de l'oubli, car ils abordent les sujets les plus brûlants: les immigrants, l'automation, la pauvreté, la situation économique de la famille, la lutte pour la libération, la violence, les travailleurs, etc. Ces textes font honneur à l'Eglise canadienne et c'est dans leur prolongement que se situent les prises de positions de nos Evêques sur la Justice, au Synode de 1971. A ce titre, en passant, ces textes mémorables de nos Evêques au Synode eussent été bienvenus, en annexe.

Un autre mérite de ce recueil est que ces textes nous sont présentés par le Président des Semaines sociales, le Père Richard Arès, très familier avec ces textes qu'il a déjà largement commentés. Il souligne ici, avec pénétration et nuance, leur richesse diverse. Surtout, il ajuste notre regard et nous rappelle que, pour les bien comprendre, il faut les situer dans le moment de l'histoire où ils ont paru. Or, de 1950 à nos jours, l'histoire partout dans le monde, au Canada et en particulier au Québec, fut celle d'années tournantes, d'années-charnières où, pour ainsi dire, tout a changé, à commencer par l'explosion dans l'Eglise d'une liberté de pensée toute nouvelle.

Une seconde dimension à retenir pour bien lire ces textes, nous rappelle le P. Arès, est leur caractère pastoral. Lorsque les Evêques se prononcent sur les problèmes sociaux, ils demeurent toujours soucieux, avant tout, du bien général, du bien moral et spirituel des chrétiens qui leur sont confiés. Ce petit recueil leur rend justice et ravive la confiance que nous leur devons.

Georges Robitaille, S.J.

André Myre: **Eucharisties.** — Montréal, Editions Bellarmin, 1974. 162 pp.

Qui veut prier aujourd'hui se trouve en présence d'une abondante littérature. Depuis surtout *Quelqu'un parmi nous* de H. Oosterhuis, toute une série de livrets s'offre à la prière personnelle et communautaire des croyants. Un ouvrage de chez nous, **Eucharisties**, d'André Myre, pourrait figurer avantageusement dans cette collection.

J'ai particulièrement apprécié, pour ma part, ces prières eucharistiques. Bibliste et pasteur, André Myre donne aux passages de l'Écriture Sainte une actualité pertinente. Avec brièveté et profondeur, il évoque divers passages bibliques, pour les incarner à nouveau dans la prière liturgique et leur donner ainsi leur vraie dimension: éclairer et nourrir *aujourd'hui* nos situations de foi. Les pages sur la tentation de Jésus au désert et nos tergiversations modernes (pp. 49-52) sont particulièrement belles et inspirantes.

Un style limpide et tout proche. Une présentation de qualité.

Jean L'ARCHEVÊQUE.
Collège Jean-de-Brébeuf,
Montréal.

LE LANGAGE DES CHIFFRES

45,000 TITRES EN STOCK PERMANENT

13,000 PIEDS CARRÉS D'ÉTALAGES

5 LIBRAIRIES EN UNE

H Sciences humaines

J Jeunesse

L Lettres, arts, loisirs

M Médecine et sciences de la santé

S Sciences et techniques

4 SERVICES INTÉGRÉS

les commandes spéciales
les commandes d'office
les livres reliés et catalogués
le service universel d'abonnements

Total

1 QUALITÉ: LA MEILLEURE

LIBRAIRIE DUSSAULT

la grande librairie du
8955 SAINT-LAURENT — MONTRÉAL

Tél.: 384-8760 Autobus 53, 55, 98, 100 Métro: Crémazie

- BILODEAU, R., LEGER, R.: **Classes sociales et pouvoir politique au Québec.** Perspective historique. — Montréal, Leméac, 1974, 133 pp.
- CRITERE, 11: **Croissance et démesure.** Montréal, Collège Ahuntsic, décembre 1974, 213 pp.
- CUSSON, M.: **La resocialisation du jeune délinquant.** — Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, 1974, 160 pp.
- DANIELOU, Jean: **Les manuscrits de la mer Morte et les origines du christianisme,** nouvelle éd. revue et augmentée. — Paris, Ed. de l'Orante, 1974, 121 pp.
- DANSEREAU, D.: **Causes célèbres du Québec.** — Montréal, Leméac, 1974, 204 pp.
- DECHENE, L.: **Habitants et marchands de Montréal au XVIIe siècle.** — Paris et Montréal, Plon, 1974, 588 pp.
- DORFLES, G.: **Introduction à l'Industrial Design.** — Tournai, Casterman, 1974, 158 pp.
- DUMONT, Fernand: **Les idéologies.** Col. SUP. — Paris, P.U.F., 1974, 183 pp.
- EN COLLABORATION: **Dire le salut, sauver le langage.** — Paris, Chalet, 1974, 165 pp.
- EN COLLABORATION: **Données sur le Québec.** — Montréal, Pr. de l'Univ. de Montréal, 1974, 270 pp.
- EN COLLABORATION: **L'aménagement des temps de travail. L'horaire variable et la semaine comprimée.** Département des Relations Industrielles de l'Univ. Laval. — Québec, Pr. de l'Univ. Laval, 1974, 337 pp.
- EN COLLABORATION: **Peinture contemporaine.** — Tournai, Casterman, 1974, 260 pp.
- EN COLLABORATION: **Peinture moderne.** — Tournai, Casterman, 1974, 260 pp.
- GAGNON, C.: **Robert Charlebois déchiré** — Montréal, Leméac, 1974, 233 pp.
- GAGNON, L.: **L'Évangile de l'an 2000.** — C.P. 146, Terrebonne, Québec, Penseurs du XXe siècle, 1974, 340 pp.
- GUERIN, P.: **Je crois en Dieu. Les mots de la foi aujourd'hui.** — Paris, Le Centurion, 1974, 149 pp.
- KROES, C.: **Watergate. Série noire pour la Maison blanche.** — Paris-Montréal, Ed. sociales-Leméac, 1974, 187 pp.
- LACHANCE, L.: **La leçon des faits.** Programme de formation des éducateurs d'adultes expérimenté par Sesame. — Québec, l'Éditeur officiel du Québec, 1974, 102 pp.
- LA HONTAN: **Dialogues avec un sauvage.** — Montréal, Leméac, 1974, 179 pp.
- LAPERRIERE, R.: **Les systèmes juridiques de détermination des salaires.** — Montréal, Pr. de l'Univ. de Montréal, 1974, 425 pp.
- POUR LES JEUNES**
Nouvelle série "JOUONS AVEC TINTIN":
Jouons avec Tintin à Moulinsart (30 pp.),
Jouons avec Tintin en Syldavie (30 pp.).
Tournai, Casterman, 1974.
- Col. **Farandole:** deux albums, *Martine fait la cuisine*, *Torpillou le Manchot*. — Tournai, Casterman, 1974.
- Col. **Cadet-Rama Géant: Comment? 40 questions de petit Tom.** — Tournai, Casterman, 1974, 96 pp.
- Col. **Cadet-Rama Géant: A. Grée et L. Camps: Le livre-jeux des saisons.** — Tournai, Casterman, 1974.
- Col. **L'âge d'or: A. Dumas: Le capitaine Pamphile.** (32 pp.) — Deux albums-disques: *Riquet à la houppe*, *La cabane enchantée* (Chaque album a 20 pages, avec 1 disque 45 tours). — Tournai, Casterman, 1974.
- Col. **Plaisir des contes: Erika et le prince Grognon.** — Tournai, Casterman, 1974.
- Série **L'Aventure de la science: Prodigeux Cosmos.** — Tournai, Casterman, 1974, 62 pp.
- Le costume et les armes des soldats de la Guerre 1939-1945 - Tome III.** — Tournai, Casterman, 1974, 156 pp.
- Grandes Encyclopédies: Les mammifères** (198 pp.). — *Les grands travaux de l'humanité* (96 pp.) — Tournai, Casterman, 1974.
- Bandes dessinées: Série "Les peaux rouges": Les compagnons du mal.** — Tournai, Casterman, 1974, 48 pp.

Les Cent-Associés et le peuplement de la Nouvelle-France (1633-1663)

par
Lucien Campeau, s.j.

L'auteur écrit dans la présentation: "La colonisation des Cent-Associés, ici mise en cause, est partie intégrante du projet missionnaire conçu par les Récollets de Québec dès 1616, adopté par les Jésuites à leur arrivée en 1625 et mis en oeuvre par Richelieu en 1627, à l'instigation du P. Philibert Noyrot. L'étude partielle que nous livrons aujourd'hui au public ne tiendra pas lieu d'histoire des Cent-Associés. Elle ne prétend, à partir d'un aspect seulement, qu'évoquer certaines dimensions insoupçonnées et suggérer quelques perspectives nouvelles où situer l'ensemble de ce problème historique." 5 1/8" x 7 3/4". 175 pages. \$4.50

Messages des évêques canadiens à l'occasion de la fête du Travail (1956-1974)

présentation de
Richard Arès, S.J.

Eparpillés dans les journaux et dans les revues, difficiles à trouver et à consulter, surtout les premiers, ces Messages annuels, allant de 1956 à 1974 inclusivement, sont ici recueillis et présentés en un Cahier de l'Institut Social Populaire (no 10), avec l'appui des Semaines Sociales du Canada. L'objectif fondamental de ces Messages est bien exprimé dans cet appel lancé aux chrétiens d'être "aux premières lignes de ce front de libération qui ambitionne de bâtir une société authentiquement humaine". 6 1/16" x 8 3/8". 193 pages. \$5.00.

Éditions Bellarmin

8100, boulevard Saint-Laurent
Montréal
H2P 2L9 Tél.: 387-2541

Enfin un code civil en
FORMAT DE POCHE

Edition intégrale, bilingue, broché 1974

\$7.95

COLLECTION:

CODES ET RECUEILS PRATIQUES

**CODE CIVIL
QUÉBEC
CIVIL CODE**

Edition préparée sous la direction de:

Yvon Renaud et Jean-Louis Baudouin

*professeurs à la
Faculté du droit de l'Université de Montréal*

Les Commissions Scolaires vigilantes reconnaissent la nécessité d'enseigner l'histoire nationale au secondaire, mais un éditeur qui a du flair les a devancées en publiant:

DE ANDRÉ LEFEBVRE,
Université de Montréal.

ET MICHEL ALLARD,
Université du Québec à Montréal.

LIVRE DE L'ÉLÈVE

\$6.95

LIVRE PÉDAGOGIQUE

\$6.95

OUVRAGES AGRÉÉS

par le ministère de l'Éducation,
Québec
et le ministère de l'Éducation,
Toronto

HISTOIRE DU CANADA A PARTIR DU QUÉBEC ACTUEL



Initiation à la géographie par les contrats de travail

Enfin, un livre de géographie entièrement conforme au nouveau programme de géographie 110 du ministère de l'Éducation du Québec.

Jean-Louis Grosmaire / Marc-Aimé Guérin
ouvrage en 4 couleurs, relié. \$7.95. 312 pages

- * Système métrique et traditionnel
- * Disponible au comptoir. - Tél.: 843-6241

Avertissement du Gouvernement du Québec
L'approbation de ce manuel par le ministère de l'Éducation ne saurait être interprétée comme une reconnaissance par le Gouvernement du Québec de la ligne frontière entre Québec et Terre-Neuve.



guérin éditeur

éditeur / imprimeur / libraire

4574, Saint-Denis
Montréal, H2J 2L3
Québec